DISCOVRS ORATOIRES, ET DISSERTATIONS CRITIQVES.

Par IEAN FRANCOIS LE GRAND.

BIBLIOTECA NACIONAL

A PARIS,
Chez PIERRE MENARD, Libraire Iuré en l'Vniuerſité de Paris, à la deſcente du Pont S. Michel, ruë Bouclerie, au Bon Paſteur.

M. DC. LVII.
Auec Priuilege du Roy.

Digitized by Google

A MONSEIGNEVR

DE NESMOND

CONSEILLER

AV PARLEMENT.

MONSEIGNEVR,

Comme vous n'eſtes pas moins Sage que Genereux, je crois qu'en vous preſentant ces Diſcours Oratoires, vous conſidererez pluſtoſt le Zele de ma Deuotion que le merite de mon Offran-

de. Vous imiterez la Diuinité, qui, ſelon le Prophete, reçoit également les loüanges des Intelligences, qui ſont ſur le haut des Cieux, & celles des Serpens qui ſont dans le fonds des Abyſmes. Et comme voſtre Eſprit eſt du premier ordre, je ſçais que vos Sentimens ne ſont pas de la Foule; que vos Actions ne ſont pas communes, & que voſtre Vertu eſt extraordinaire: I'entends parler de cette Vertu ſi generale aux Familles des de Neſmonds *& des* de Lamoignons, *dont les Noms Fameux & Venerables ont vne puiſſance ſi ſainte & ſi auguſte ſur les eſprits de tous les gens de bien; I'entends auſſi parler de cette Charité Chreſtienne, qui ſurpaſſe infiniment cét autre Vertu Heroïque que le Philoſophe appelleroit vne Magnanimité Bien-faiſante, qui eſt preſque Naturelle, & qui eſt comme Hereditaire à tous les grands Perſonnages qui ſont ſortis de ces deux Maiſons Illuſtres. Et certainement il ſemble que ces grands Perſonnages ne l'ayent pas moins exercée par les mouuemens de la Nature, que par les inſpirations de la Grace; Car ils ont eu generalement cét Eſprit ſaint & eſclairé, que Dieu ne répand jamais que dans des Vaſes d Eſlection. Et de meſme*

In Moral. C. περὶ τ Μεγαλοψυμίας.

que la Nature diſtribuë les plus pures parties du ſang à la partie la plus noble des Animaux qui eſt la Teſte, il ſemble que la Prouidence Diuine veüille que les plus fortes Ames ſoient appellées aux plus conſiderables fonctions de l'Eſtat, qui eſt la Iuſtice. C'eſt pourquoy cette meſme Prouidence a voulu que ces grands Perſonnages ayent poſſedé les Dignités les plus releuées, & qu'ils ayent touſiours eſté occupés aux fonctions eſclatantes & laborieuſes des plus importantes Charges du Royaume. Ces grands Perſonnages n'ont employé leurs Sciences & leurs Trauaux qu'à l'exercice de leurs grands emplois & qu'à l'vtilité publique: Ils y ont fait paroiſtre ce qu'il y a plus de éminent dans la Societé des Hommes, la Vertu, le Merite, & la Suffiſance. Et l'on peut dire auec verité, qu'ils ont eſté les Cauſes Principales de ce que l'on a toûjours admiré l'Auguſte corps du Parlement par le Miracle de ſes Membres. Ces grands Perſonnages ſçauoient que les Iuges Souuerains ſont les Organes dont Dieu ſe ſert pour prononcer les derniers iugemens des Hommes: Qu'ils ſont les nobles inſtrumens de la Sageſſe & de la Puiſſance Diuine, & que c'eſt par leur bouche que Dieu inſpire dans

les Corps Politiques l'Ame des Empires, je veux dire la Iuſtice & l'Equité. Ils ſçauoient qu'ils eſtoient montés ſur vn degré ſi eſleué qu'il n'eſt borné que du Throſne du Tres-haut; & dans cét Objet ſi ſaint & ſi glorieux, ils ont eſté comme vne ſource feconde de Iuſtice & d'Equité, où l'Innocence a cherché ſa protection certaine contre la Calomnie, & où la Foibleſſe a trouué vn Azile aſſeuré contre l'inſolence de la Force. C'a eſté en cette rencontre qu'ils ont ſceu adjouſter la Douceur à la Puiſſance de la Raiſon, & la Benignité à l'Authorité des Loix. Veritablement ces forts Genies ſembloiẽt auoir receu auec le Sang cette noble & ancienne Habitude qu'ils ont toûjours poſſedée: mais qui eſt vne Qualité Inſpirée & non pas Aquiſe; qui eſt l'Operation du Doigt du Seigneur, & non pas le Chef-d'œuure de l'Eſprit de l'homme; qui eſt vne pure Lumiere du Ciel, & qui eſt vn Flambeau que Dieu ſeul allume. Car ç'a eſté l'Eſprit de Sageſſe & de Bonté qui a communément animé vos grandes Familles aux Actions celebres & bien-faiſantes; Et c'eſt par ce moyen ſi noble & ſi releué, MONSEIGNEVR, que vous ſuiuiés aiſément les traces honorables que ce Grand Heros, qui eſt

admirè ſur le premier Tribunal de la Iuſtice, dont vous eſtes le fils, & que vos Illuſtres Anceſtres vous ont ſi publiquemnt marquées; C'eſt la ſeule cauſe qui me fait eſperer que ſi vous daignez lire ces Opuſcules qui vous ſont dediées, vous aurez dès ſentimens de compaſſion pour l'Autheur qui vous les preſente; Que voſtre Main ſouuerainement puiſſante le tirera du Precipice où il languit injuſtement depuis tant d'années; Que vous donnerez le Caractere de voſtre Iuſtice à la Grace du Prince, & que vous animerez les marques ſacrées de ſes Royalles Intentions de cét eſprit de Clemence qui ſuit ordinairement l'oracle de vos Iugemens, & qui eſt toûjours precedé d'vne Sageſſe ſublime, d'vne Iuſtice ſupreſme, & d'vne Equité ſouueraine. Et ſi la Compaſſion fait que les Ames Genereuſes ſoient ſenſibles aux mal-heurs des Affligez, c'eſt auſſi la ſeule cauſe qui me fait eſperer que voſtre Equité vous rendra toûjours incapable de cette Iuſtice Cruelle qui n'a point de tendreſſe pour les actions de Miſericordes. Apres tout, MONSEIGNEVR, je ſuis perſuadé par des raiſons Ciuiles & Chreſtiennes, que vous ſerés curieux de la Gloire de l'Ouurage

que Monſeigneur le Preſident voſtre Pere a ſi charitablement & ſi iuſtement entrepris, qui eſt l'ouurage de ma Liberté & la deffence de mon Innocence. Je ne ſouhaite ce bien que pour vous rendre plus dignement des teſmoignages de mon Deuoir, & que pour vous donner plus librement des actes de ma Reconnoiſſance, puis que je ſuis,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble tres-obeyſſant,
& tres obligé ſeruiteur.
LE GRAND.

DISCOVRS

DISCOVRS ENCOMIASTIQVE SVR LA RHETORIQVE FRANCOISE;

Où l'on peut voir l'Origine, le Progrez & la Perfection de la Rhetorique & de la Poëtie des Hebreux & des Grecs, des Romains & des François.

A Monſieur DE BARY, Hiſtoriographe Ordinaire du Roy.

COMME i'oſe vous parler auec franchiſe; ie puis vous dire auec verité, que voſtre Ouurage n'eſt pas ſeulement conſiderable par le prix de ſa Matiere, mais auſſi qu'il eſt digne d'admiration par l'excellence de ſa Forme. Vous traittez d'vn Art qui a pour objet les Attributs de Dieu, & les Actions des Hommes, les Miracles de la Grace, & les Prodiges de la Nature; Et vous nous apprenez que

de traitter dignement de ce grand Art, que l'on appelle Eloquence, c'eſt vn Chef-d'œuure qui n'appartient proprement qu'aux Maiſtres de l'Eloquence meſme. La dignité de voſtre Sujet eſt égallement ſouſtenuë par la force de vos Raiſonnemens, & par la vigueur de vos Paroles; La grace de vos Expreſſions répond entierement à la grandeur de vos Penſées; Vous auez acheué ce que les plus Suffiſans n'ont oſé entreprendre; Vous auez ſatisfait à l'eſperance de douze Siecles; & par voſtre propre induſtrie l'Eloquence Françoiſe paroiſt aujourd'huy en la meſme Pompe, & en la meſme Majeſté qu'elle parut autresfois, ou Grecque, ou Romaine.

Encores que vous n'ayez conſulté, ny les Sophiſtes, ny les Orateurs de l'Italie, & de la Grece; Que vous n'ayez eſté ny le Copiſte de leurs Declamations, ny le Commentateur de leurs Controuerſes, vous auez eu l'adreſſe de temperer dans voſtre Ouurage la Bile de Demoſthene, par le Phlegme de Lyſias: & d'arreſter les Inondations de Ciceron par les Secchereſſes de Ceſar; Encores que vous n'ayez pas cueilly de ces fruits qui croiſſoient il y a plus de ſeize cent ans ſur les bords du Tibre, & dans les Iardins d'Athenes, le corps ſi majeſtueux de voſtre Rhetorique ſemble auoir eſté nourry du meſme Suc, & de la meſme Subſtance que celle des Plotius & des Antoines, des Platons & des Ariſtotes. Vous auez cét aduantage, que vous prenez tout dans voſtre fonds; Que vous auez la gloire

d'enſeigner vne doctrine qui ne vous a iamais eſté enſeignée : & qu'eſtant le ſeul Precepteur de vous-meſme, on peut dire de vous ce que Philon diſoit de Moïſe, que voſtre Sçauoir paroiſt eſtre vne Reminiſcence, & que vous ſemblez ſeulement vous eſtre reſouuenu des Choſes, & les auoir naturellement appriſes.

Quiconque apprendra les Preceptes & les Regles de voſtre Art Oratoire, doit admirer les beaux Exemples de ces Preceptes & de ces Regles que vous auez inuenté : & en meſme temps il doit aduoüer que l'Idée du grand Orateur que vous repreſentez dans voſtre Ouurage, eſt vne Coppie acheuée dont vous eſtes le parfait Original. Il doit aduoüer que ſi vous ſçauez plaire par la pureté du Style, & par les ornemens du Langage, vous ſçauez perſuader par la force de la Doctrine, & par l'abondance de la raiſon ; Que vous auez adjouſté l'Exercice à l'Intelligence, & l'experience à l'Art ; Que vous auez des Reſſorts qui peuuent éleuer l'eſprit iuſqu'à la plus haute pointe des Choſes, & que ce grand œuure de la Rhetorique Françoiſe, qui doit eſtre la felicité des oreilles par la iuſteſſe de vos Periodes, & les delices de la raiſon par la beauté de vos Penſées, paroiſt entierement formé des plus ſublimes Caracteres de l'Eloquence conſommée.

Quand ie parle de l'Eloquence conſommée, ie n'entend pas parler de cette Habitude Declamatoire des Seneques & des Quintiliens, ny de cette ſcience Progymnaſmaſtique des Theons & des

Aphthones, qui trauaille ſouuent à rendre le Menſonge plus vray-ſemblable que la Verité ; Qui s'occupe à donner au Mal l'apparence du Bien meſme ; Qui employe le Fard & les Couleurs pour couurir des Taches, & pour parer des Defauts ; Qui n'a point de ſubſtance ni de ſolidité ; Qui n'a que le dehors & que la montre. Mais i'entends parler de cette Habitude Imperieuſe qui regne abſolument dans les Cœurs, qui exerce vne puiſſance legitime ſur les volontez, & qui n'eſt pas moins le fondement des Empires, que la ſource des Triomphes. I'entends parler de cette Eloquence ſouueraine & du premier Ordre ; Qui répand ſa lumiere iuſques au centre de l'Ame ; Qui porte ſa chaleur iuſques au fond du cœur ; Qui a de l'éclat pour le Vulgaire, & de la ſolidité pour les Sages ; Qui preſide aux Negociations de l'Eſtat ; Qui decide les Controuerſes de la Religion : & qui éclaire les obſcuritez de la Philoſophie.

Veritablement l'Art de bien dire, & la ſouueraine Eloquence dont ie parle, eſt la plus importante Piece de la Politique ; puiſque c'eſt elle qui enſeigne à perſuader les Eſprits, & à fléchir les volontez dans les Cabinets des Princes, dans les Compagnies Souueraines, dans les Temples, & dans les Armées. Quand les eſprits des Peuples ſont déreglez, & que les maladies de l'Ame agitent les Eſtats, cette Eloquence a ſouuent rendu la ſanté aux Prouinces malades, & aux Republiques mourantes. L'on ſçait que Demoſthenes & Ciceron furent au-

treſfois les ſouuerains Medecins d'Athenes & de Rome ; L'on ſçait qu'ils donnerent l'Ame & la vie à ces Corps Politiques qui pouuoient s'eſtendre iuſqu'aux deux Poles du Monde ; L'on ſçait auſſi que la Plume & la Robe l'ont ſouuent emporté ſur l'Epée & ſur la Cuiraſſe ; & que Ceſar craignoit plus les Enthymemes & les Apoſtrophes d'vn Senateur, que les Haches & les Verges de la Republique Romaine ; & l'on ſçait enfin que le bras d'Ajax ſeruit moins à la Priſe de Troye que la langue d'Vlyſſe, & que dans le Camp des Grecs, l'Eloquence de l'vn fut iugée plus victorieuſe, que la Vaillance de l'autre,

Ce fut par cette raiſon que le Precepteur d'Alexandre porta le courage de ce grand Prince à ſe rendre auſſi bon Orateur que grand Capitaine ; Qu'il iugea deuoir eſtre plus glorieux à vn Souuerain de perſuader les hommes que de les ſoûmettre, de les gagner que de les vaincre. Il creut qu'vne Palme ſeroit immortelle, qui n'auroit point germé dans le ſang, ny dans les larmes, & qu'il eſtoit plus honnorable à vn Conquerant de s'éleuer des Trophées dans l'eſprit des Capitaines, & dans le cœur des Peuples par des Harangues, que de marcher en Triomphe ſur des Sceptres briſez & ſur des Teſtes coupées par des Batailles. Ce fut pour la meſme Cauſe que les Epaminondes & les Alcibiades, les Scipions & les Lelies joignirent la qualité d'Eloquens à celle de Genereux ; Que l'Empereur Iulien eut tant de paſſion pour la Science de la Parole,

qu'il se leuoit toutes les nuicts pour inuoquer la Diuinité qui preside à l'Eloquence; qu'il aimoit autant Haranguer que Combattre, & qu'il n'estimoit pas moins ses Oraisons que ses Conquestes. Ce fut enfin pour ce sujet que les autres Empereurs appelloient Plaider vne Cause, *combattre auec les Armes de la Parole;* Et les Iurisconsultes remarquent qu'ils nommerent l'Eloquence du Barreau, *vne Milice de Robe Longue.*

Si l'Eloquence a beaucoup contribué à soustenir l'Authorité des Princes & la Grandeur des Empires, elle a entierement seruy à resoudre les doutes des Philosophes, & les difficultez des Sciences.

Ces Sages du Monde, dont le principal objet estoit la cognoissance de la Verité, estimerent que la parole qui est la viue Image de la Verité conceüe, ne pouuoit estre dignement exprimée que par les plus beaux Caracteres de la supréme Eloquence; Ils creurent qu'vne foule de mauuaises Phrases & de Figures imparfaites, accableroient la Force & la Vigueur de la pensée; Que la Verité gisoit comme enseuelie sous les Dictions barbares, & les Elocutions grossieres; Que c'estoit vn Soleil eclipsé, & vne Beauté masquée; Ces Illustres Speculateurs sçauoient auec Platon, que la Rhetorique est à l'Ame, ce que la Medecine est au Corps; Que l'vne éclaire l'Esprit & échauffe la Volonté, pour faire connoistre la Verité, & pour faire aimer la Vertu; & que l'autre preserit les Alimens & ordonne les Remedes pour entretenir la santé, & pour guerir

les Maladies ; C'eſt pourquoy ces Genies extraordinaires s'occuperent particulierement à cultiuer cette importante partie de la Philologie ; Ils taſcherent à s'acquerir l'habitude loüable de pouuoir diſcourir auecque Grace ; & ils voulurent deuenir Bien-diſans pour ne pas deuenir Corrupteurs de la Verité abſoluë, & de la Bonté ſouueraine.

Perſonne n'ignore que le profond Democrite, n'ait compoſé cét excellent Ouurage, qu'il nommoit auec raiſon, l'Art Circulaire du Bien-dire: puis que cét excellent Ouurage enfermoit, comme dans vn Cercle, la Grammaire & la Logique, la Poëtique & l'Art Oratoire. Tout le Monde ſçait que le Maiſtre des Peripateticiens ne ſe contenta pas des trois Liures de Rhetorique, qu'il auoit enſeignez à ſes Diſciples : mais encores qu'il en compoſa vn quatrieſme pour inſtruire le Grand Alexandre ; Que le Prince des Academiciens ne fut pas ſatisfait du Cratyle ny du Gorgias, qui ſont les deux Dialogues qu'il fit ſur l'artifice du Diſcours, mais auſſi qu'il continua d'en découurir les ſecrets ſur la fin de ſon Phedre, qui eſt l'admirable Dialogue de la Beauté premiere ; qu'Epicure, tout Solitaire qu'il fut, ſe ſeruit d'vne Elocution ſi nette & ſi charmante, que Laerce nous aſſeure que ſes Diſcours eſtoient comme des chaiſnes inuiſibles qui attachoient l'eſprit & le cœur de ſes Auditeurs : & que Zenon, tout ſerieux qu'il eſtoit, fit vn Liure de la Proprieté des mots, traitta des Dictions & des Phraſes, & voulut joindre l'ornement du Langage,

à la grauité de ſon Portique.

Vous voyez donc, MONSIEVR, que ces grands Perſonnages de l'Antiquité ont eu meſme Paſſion que vous : & les Eunapius & les Diogenes, les Philoſtrates & les Heſychius ont pû vous apprendre que leur Philoſophie eſtoit preſque touſiours accompagnée de leur Rhetorique, & qu'elle ne preſentoit iamais de Fruits, qu'ils ne fuſſent parez de Fleurs. Mais ſi nous ſuiuons l'opinion des plus Subtils & des plus Critiques, nous irons plus auant : nous dirons que la Rhetorique, & principallement la Françoiſe, eſt vn milieu entre la Dialectique & la Poëſie ; qu'elle a cette Difference & ce Priuilege, qu'elle peut ſe ſeruir du Raiſonnement ſans la Contrainte des Termes : & qu'elle peut ſe ſeruir du Nombre ſans la Meſure des Syllables ; Nous pouuons encores parler plus nettement, & nous pouuons dire auec le Stoïque Poſidonius, que la Poëſie eſt vne Oraiſon nombrée, qui n'eſt differente de la Rhetorique, que par la proportion de certaines Meſures, & que par l'excez de quelques Licences ; Que ces Meſures & ces Excez ne donnent point d'atteintes ny de changemens à la Subſtance de la Choſe : & que la Rhetorique peut ſubſiſter non ſeulement dans le Nombre des fictions Poëtiques & figurees, mais auſſi dans la Methode des Syllogiſmes Epidictiques ou Contentieux.

Ce fondement eſtably ; Concluons hardiment que la Poëtique n'eſt autre choſe, que la partie la plus contrainte & la plus obſeruée de l'Art Oratoi-

re ;

re ; apres cela nous demeurerons d'accord auec Ciceron que le grand Homere fut vn grand Orateur ; Nous auoüerons auec Hermogenes, que cét Homere fut vn excellent Rhetoricien ; & nous confeſſerons enfin auec Demetrius, que le meſme Homere fut le Maiſtre de l'Eloquence ; Adjouſtons encores que comme les premiers Poëtes furent les premiers Preſtres & les premiers Legiſlateurs des Nations, ils prirent la qualité d'Interpretes des Dieux ; Qu'ils ſe ſeruirent d'vn Langage plus orné & plus pompeux que celuy du vulgaire, & qu'auec ce Langage qu'ils appelloient le Langage des Dieux, ils polirent des Hommes ſtupides & Sauuages, & ciuilizerent des Peuples errans & vagabonds dans les Foreſts & ſur les Montagnes. Voila pourquoy Horace eut raiſon de dire que les Tygres & les Lyons, que la voix d'Orphée auoit rendus plus doux & moins farouches, eſtoient des Hommes furieux & barbares, que l'Eloquence de ſa Poëſie auoit rendus moins cruels & plus ſociables ; Il euſt auſſi raiſon de dire, que ce fameux Amphion qui faiſoit mouuoir au ſon de ſa Lyre les Pierres & les Foreſts pour baſtir les Murailles de Thebes, eſtoit l'Illuſtre Legiſlateur de cette grande Ville, qui graua ſur des pans de Roches, & ſur des Tables de Bois les premieres Loix des premiers Peuples de la Bœotie.

Certainement les Loix Ciuiles & les Preceptes Moraux, les Myſteres de la Religion, & les Secrets de la Nature, ont eſté premierement expo-

ſez à la connoiſſance des Hommes ſous la forme de l'Oraiſon Poëtique. Les Anciens Maiſtres de la Sageſſe du Monde jugerent que les Graces & les Embelliſſemens du Nombre & de la Meſure, attiroient la curioſité des Peuples à s'inſtruire de leurs Sciences & de leurs Diſciples ; ils jugerent que par l'ornement du Langage Rhithmique, ils graueroient plus profondement dans la memoire les Principes de leur Phyſique, les Dogmes de leur Theologie, & les Maximes de leur Morale. Et ce fut par cette raiſon que Socrate appella l'Oraiſon Poëtique, *vne Oraiſon Populaire*, & que Lucrece a dit en propres termes, que l'Oraiſon Poëtique eſtoit comme vn Miel dont il ſe ſeruoit pour adoucir l'Abſynthe, que le vulgaire euſt pû trouuer dans la Doctrine de ſon Epicure. Ce fut auſſi par cette raiſon que Xenophane & Parmenide, Empedocle & Palephate ſe ſeruirent d'vne Eloquence ſi eſtroite pour enſeigner à leurs Auditeurs la Science des choſes Naturelles. Diſons plus ; Auec cette Eloquence ſi eſtroite & ſi obſeruée, Pythagore & Theonis donnerent les Regles de bien viure aux Nations Grecques & Italiques ; Auec cette Eloquence Solon & Terpandre eſtablirent les Loix des Eſtats les plus Politiques du Monde, & auec cette Eloquence Hegemon & Polycrite publierent les actions Illuſtres des premiers Heros de leur Patrie.

Apres tout, l'on doit obſeruer que ſi les Regles, les Accords & les Meſures plaiſent generalement à tous les Hommes ; c'eſt parce que tous les hommes,

comme nous enſeigne ſaint Auguſtin dans les Liures ſi admirables qu'il a compoſez, & principalement dans ſes Liures de la Muſique, de la Rhetorique & de la veritable Religion, contemplent abſolument par les fonctions particulieres de l'Eſprit cette vertu immuable de Dieu, qui eſt touſiours preſente à l'Homme Interieur, & qui eſt autant neceſſaire à l'Entendement pour la cognoiſſance des choſes Spirituelles, que le Soleil eſt neceſſaire aux yeux pour la veuë des choſes Senſibles. Et en meſme temps l'on doit aduouër, que ſi tous les Hommes n'aiment pas moins l'Ordre & le Rhithme, la Iuſteſſe & le Nombre dans la Rhetorique, dans la Poëſie & dans la Grammaire, que dans la Muſique, dans l'Optique & dans les autres Arts Mathematiques; c'eſt auſſi parce que tous les hommes regardent neceſſairement par les actions Intellectuelles de l'Ame, la Beauté premiere & la Reſſemblance ſouueraine; qui eſt, ſelon les paroles de ce grand Docteur, cette Proportion Inuiſible & cette Regularité par ſoy, qui ne ſe voit que par l'œil de l'Ame; qui ne ſe connoiſt que par les clartez de l'Intelligence; qui eſt la vraye Symmetrie; qui eſt l'Egalité Intelligible; qui eſt touſiours vne; Qui eſt touſiours meſme; qui eſt touſiours viuante; & que ie puis dire, pour me ſeruir des termes expreſſifs du meſme Saint, qui eſt touſiours viuante dans la Raiſon ſupréme, dans la Verité eternelle, dans la Sageſſe infinie. Car c'eſt par cette lumiere de verité qui brille dans toutes les Ames,

que les hommes connoiſſent, que les hommes s'énoncent, & que les hommes diſcourent. C'eſt par la ſeule Conformité à cét Ordre ſuperieur, à cette Egalité exemplaire, & à cette Tactique dominante que les Hommes trouuent la perfection de leur Eſprit, les delices de leur Raiſon, & la gloire de leur Intelligence. C'eſt enfin par l'vnique rapport à cette loy de tous les Arts, & à cét Art de l'Artiſan ſouuerain & tout-puiſſant que l'Ame humaine rencontre dans ſoy meſme, toute Beaute & toute Forme, tout Modelle & tout Exemple, toute Meſure & toute Harmonie.

Vous ne croyez pas, MONSIEVR, que je deuſſe vous mener ſi loin : Mais j'ay encores à vous faire voir quelque choſe de plus curieux & de plus important ; Acheuons donc noſtre Courſe ; & cherchons l'origine de l'Eloquence Primitiue ; Approchons de cette ſource de Miel & de Laict ; & voyons de quelle maniere elle eſt premierement coulée ſur les Levres des Premiers Parleurs.

Quand les Hommes ne ſe retiroient que dans des Cauernes, & ſous des Huttes ; qu'ils n'eſtoient veſtus que de la Pelleterie des beſtes mortes ; qu'ils ne repoſoient que ſur des Feüilles ſeiches & ſur des Gerbes eſtenduës : Ils taſcherent, pour diuertir leur Loiſir & leur Solitude, à donner des Sons agreables à leurs Paroles groſſieres & à former vne legere Harmonie auec vne langue Begayante & vne voix inarticulée : Quelques temps apres ils s'aduiſerent, comme remarque Lucrece, d'imiter le chant

des Oyſeaux : ils inuenterent des Chalumeaux & des Fluſtes ; ils chanterent en preſence de leur Famille & de leurs Amis leurs premiers Brocards & leurs premieres Railleries ; Enfin eſtans deuenus moins Sauuages & plus Sociables, ils s'aſſemblerent proche des Fontaines & ſur les Montagnes ; Ils commencerent à garder des Troupeaux ; à chercher l'ombre des Saules & la molleſſe des Gazons ; à faire des Bouquets & des Guirlandes pour leurs Maiſtreſſes ; à mettre ſur leurs Teſtes des Couronnes & des Chapeaux de Feüilles & de Fleurs ; & à trouuer pour leur plaire des Mots plus doux, & vne prononciation moins rude. Entre ces nouueaux Paſteurs les plus Ingenieux obſeruerent le Nombre & la douceur des paroles ; Ils s'exercerent à les chanter ſur le ſommet des Collines, & ſur le bord des Ruiſſeaux ; & auant que d'inuenter la quantité & la proportion des Syllables, ils acquirent l'habitude du Rhithme, c'eſt à dire, de la Iuſteſſe, & de la Meſure de Mots. Auec ce Rhithme & cette juſteſſe, ils compoſerent vne Poëſie ébauchée & irreguliere, qui n'eſtoit vray-ſemblablement qu'vne Oraiſon concertée au ſon des Flageolets, des Muſettes, & des Cornemuſes. Voila pourquoy les Fables Grecques feignirent que le Dieu des Paſteurs inſpiroit la Poëſie ſur le haut de leur Parnaſſe & de leur Helicon : auſſi bien que ſur le bord de leur Aganippe & de leur Hippocrene. Mais que ne peut l'induſtrie humaine par le Temps & par l'Experience ? Ces Poëtes Sauuages, ayans acquis la facilité d'vne

Oraiſon nombrée & Rhithmique, ils ſe hazarderent de chanter les reflections de leurs premieres penſées, qui furent les Elemens & les Principes de leurs Sciences : & ils les chanterent aux jeux de leurs Feſtes, & aux Banquets de leurs Mariages, de la meſme façon que Virgile fait chanter vn Silene, & vn Iopas dans ſes Eclogues & dans ſon Eneide.

Comme cette forme de Vers ſans Regle & ſans Artifice, fut prononcée aux premieres Aſſemblées des hommes, & qu'elle fut vn des Premiers effets de la ſocieté Humaine, les Grecs la nommerent *Politique ;* & d'autant que par la ſuite de l'Aage, les Eſprits les plus polis & les plus acheuez, compoſerent cette eſpece de Vers à l'improuiſte, ſans Eſtude & ſans Meditation, Ariſtote l'appella *Autoſchediaſmatique.* Ie croy, Monſieur, que cette Epithete n'eſt pas de l'vſage du Cercle, & qu'elle peſeroit beaucoup ſur la Langue de vos Puriſtes : mais puis que l'on s'en ſeruoit dans la Cour d'Alexandre, qu'elle eſt preciſe, & qu'elle eſt de l'Art, je me perſuade qu'elle ne vous choquera pas entierement, & qu'en cette rencontre voſtre Exactitude aura pour moy plus d'Indulgence que de Rigueur. Cependant je reprends mon Diſcours, & je dis que cette meſme eſpece de Vers eut meſme origine dans l'Italie que dans la Grece. Car auec ces Vers qui furent faits dans l'aage d'or & au temps de Saturne, & qu'vn Autheur Romain appelle pour cette raiſon *Saturnins*, ces Païſans Latins chanterent les Faits Memorables de leurs premiers Heros & de leurs

Aborigenes, c'eſt à dire, des premiers Enfans de la Terre, & des Fils Aiſnez de la Patrie. Auec ces meſmes Vers que l'on appelloit auſſi *Feſcennins*, Horace, Catulle, & Tite-Liue nous apprennent que dans les Aſſemblées des Villages, les Fils des vieux Sabins & des anciens Laboureurs de l'Italie ſe picquoient de Reparties facetieuſes, & qu'ils en compoſoient leurs jeux Champeſtres & leurs Chants Ruſtiques; Et vous remarquerez en paſſant, que Maxime de Tyr nous aſſeure, que de ces Chants Ruſtiques & de ces jeux Champeſtres, les Grecs & les Romains ont tiré les noms ſi fameux de *Comedies & de Tragedies*. Mais enfin par le progrez des obſeruations que firent ces premiers Autheurs du Langage figuré, la forme des Vers deuint parfaite; elle receut des Regles plus eſtroites & plus obſeruées, & elle fut abſolument marquée du veritable Caractere de l'Eloquence Poëtique.

La liberté de l'Eſprit humain ne demeura pas long-temps enfermée dans les limites de l'Eloquence Poëtique; elle ſçeut rompre ſes chaiſnes & s'affranchir de ſa ſeruitude; & elle ſçeut rendre libre & dégagée par les preceptes de la Rhetorique, l'Oraiſon qui eſtoit contrainte & liée par les Regles de la Poëſie. Et ſans s'arreſter au témoignage de Quintillien, qui dit qu'apres les Diſciples des Poëtes, Empedocle fut le premier Maiſtre de l'Art Oratoire, peut-on douter que les Sages qui gouuernoient les Peuples, & qui leur faiſoient connoiſtre, par l'artifice du Bien-dire, les aduantages de la Societé

ciuile, n'ayent eſté ces premiers Orateurs, que par excellence, les Anciens Grecs appellerent *Sophiſtes* ? A la verité les Villes ayant eſté baſties, & les Hommes s'eſtans aſſemblez, les Bien-diſans porterent la parole; Ils publierent de viue voix les Ordonnances de l'Eſtat, & les Reglemens de la Police: & auec l'ornement d'vn Langage plus libre & plus eſtendu que celuy de leur Poëtique, ils perſuaderent à ces nouueaux Citoyens la Reformation des Mœurs & l'Obſeruation de la Diſcipline. Comme ils furent employez aux Fonctions les plus Nobles, & les plus Releuées de la vie Ciuille, ils receurent diuers Noms de gloire, & diuers Tiltres d'honneur; Ils ne furent pas ſeulement appellez *Sophiſtes*, comme obſerue le Scholiaſte de Pindare, parce qu'ils eſtoient Sages & Intelligens : mais auſſi on les appella *Rhetoriciens*, comme remarque Pollux, parce qu'ils eſtoient Prudens & Politiques. Et d'autant que ces Eloquens Perſonnages agiſſoient dans les Negociations importantes; Qu'ils calmoient auec leurs Diſcours les Emotions Populaires, & que par les Suffrages des Ordres de la Republique, ils eſtoient deputez pour faire des Alliances auec les Eſtrangers, & pour conclure des Traitez de Paix auec les Ennemis, on les honnora de la qualité d'Orateurs de l'Eſtat, de Deffenſeurs de la Nation, de Maiſtres du Peuple, & de Peres de la Patrie. Tant il eſt veritable que la Rhetorique a touſiours eſté le Fondement aſſeuré des Gouuernemens Politiques; Et qu'elle a toûjours eſté la Cauſe principalle des Victoires & des

Triom-

Triomphes, & l'Inſtrument neceſſaire de la Paix & de la Guerre.

Mais puis qu'il n'y a rien au Monde qui ſoit permanent; que les choſes ne montent iamais que pour deſcendre, & que ce qui commence par vn principe ſe termine touſiours par vne fin : Vous ne ſerez pas eſtonné M, ONSIRVR, ſi ie vous aſſeure que cette Eloquence dont ie viens de vous parler, ſoit deſcendüe du Troſne & de la Tribune, pour declamer des Controuerſes & des Diſſertations ſur les Theatres & dans les Places publiques ; que cette Imperieuſe & cette Souueraine ſoit deuenüe Seruante, ſoit deuenüe Eſclaue ; Et que les Sophiſtes qui eſtoient Celebres par cette Eloquence, qu'ils rendirent autrefois parfaite : ayent eſté declarez Infames à cauſe de cette Eloquence qu'ils ont depuis corrompuë. L'on ſçait que non ſeulement pour auoir eſté vendüe & proſtituée par ces Sophiſtes, le Nom meſme de *Sophiſte* ne fut plus donné qu'aux Charlatans, qu'aux Fourbes & aux Impoſteurs : Mais auſſi que cette Eloquence deuint odieuſe & mépriſable, pour auoir blaſmé indignement les Socrates, loüé injuſtement les Buzires, & flatté laſchement les Tyrans des peuples. Sa Profeſſion deuint ſi vile & ſi mercenaire, que pour vne recompence modique, elle ſe vantoit de creuſer aux vns des Tombeaux, & d'éleuer aux autres des Temples ; de diſtribuer la gloire & le des honneur ; & de poſſeder cette agreable Magie qui fait viure les Morts, & qui rend preſentes les choſes paſſées. Auant que l'A-

thenée fut basty par le commandement de l'Empereur Adrien, elle s'expoſoit en Comedienne & en Baſteleuſe dans les Thermes & dans les Bains de l'Italie ; On la vit auſſi dans les Iardins de la Campagne, & dans les Maiſons des Villes chercher des Amis & mandier des Spectateurs ; Mais enfin cette Abandonnée ſe retira de l'Italie & de la Grece ; elle paſſa en Afrique, & elle courut toute l'Aſie, où elle débita auecque effronterie & auecque faſte des Phraſes demy-Grecques & demy-Latines ; où elle eſtalla vne Proſe toute Poëtique ; où elle fit trafic de Fards & de Couleurs ; où elle vendit de l'Encens & des Parfums, des Venins meſmes & des Antidotes.

Apres auoir fait cognoiſtre que la Rhetorique des Grecs & des Latins doit entierement ſon principe aux Poëtes, ſon progrez aux Sophiſtes, & ſa perfection aux Orateurs ; Il eſt temps, Monſieur, que nous détrompions les eſprits ; il faut qu'ils ſçachent que l'Eloquence n'eſt point originaire de l'Italie ny de la Grece, & que les Orateurs Attiques & Romains ne ſont pas dignes de porter ſouuerainement le Laurier ſur leur Teſte, ny le Caducée dans leurs mains.

La ſcience de l'Oraiſon n'a pas ſeulement eſté la Gloire de l'Italie & l'Ornement de la Grece ; elle fut auſſi dans les premiers temps le Miracle de la Chaldée, & la Merueille de la Paleſtine. Auant qu'il y eut des Platons & des Demoſthenes, des Plotius & des Cicerons dans Athenes & dans Ro-

me, il y auoit eu dans Hieruſalem des Salomons, *qui parloient trois mille Paraboles, & qui auoient compoſé cinq mille Cantiques.* Il y auoit eu dans Babylone des Daniels, qui auoient confondu les Magiciens & les Enchanteurs, c'eſt à dire, les Sophiſtes & les Declamateurs de l'Aſſyrie. Il y auoit eu encores auparauant des Aarons & des Moïſes : & la vertu du Tres-haut auoit délié la Langue de l'vn, & auoit parlé par la Bouche de l'autre. Il y auoit long temps que l'Eloquence de Sinaï auoit perſuadé les Peuples auec plus de majeſté & auec plus d'efficace que celle du Parnaſſe ; Et il eſt certain que quand le diuin Legiſlateur deſcendoit de la Montagne pour annoncer aux Peuples les volontez du Dieu Terrible & du Dieu Tonnant, il portoit ſur ſon viſage vne lumiere qui deuenoit tout de feu dans ſa bouche : & qu'auec ce feu & auec cette lumiere, il éclairoit les Yeux & il échauffoit le Cœur de tout l'Iſraël ; car il eſt certain que cette meſme Langue de Feu qui preſchoit par la bouche des Apoſtres, haranguoit auſſi par la bouche de Moïſe. Aduoüons donc que Moïſe poſſedoit la Veritable, l'Ancienne, & la Primitiue Eloquence ; Aduoüons que ce grand Moïſe eſtoit vn Orateur du genre Sublime ; Et nous le pouuons aduoüer auec le témoignage d'vn Autheur Payen & d'vn Rheteur Grec tout enſemble, c'eſt Longinus le Maiſtre de Porphyre : Ie dis ce Longinus qui nous a donné des Liures du Genre Sublime ; qui nous a fait connoiſtre la ſuprême Majeſté de l'Oraiſon, & qui nous a fait

voir l'illuſtre Regne de la Parole, & la ſouueraine Gloire du Bien-dire. Voicy ſes paroles qui meritent d'eſtre obſeruées. *Il n'y a point d'Homme qui ait mieux cogneu la puiſſance de Dieu, que ce Legiſlateur des Iuifs qui n'eſt pas vn Homme vulgaire. Quand il a voulu faire cognoiſtre la plenitude de la puiſſance Diuine, pouuoit il ſe ſeruir d'vne Elocution plus Sublime & plus Expreſſiue, que de commencer ainſi le Liure de ſes Loix ? Dieu dit que la Lumiere ſoit faite, & au meſme inſtant la Lumiere fut faite ; Dieu dit que la Terre ſoit faite, & auſſi toſt la Terre ſortit du Neant.* Quelle pompe & quelle grandeur n'apperçoit on pas dans la pureté de ces mots ? que Moïſe dit beaucoup, & que Moïſe parle peu ! que ſa Sublimité eſt diuine ! que ſon Eloquence eſt celeſte ! qu'elle remplit l'Eſprit ! & qu'elle communique de ſecrets ! elle ne tient rien de l'Homme : & elle eſt toute de Dieu.

Mais ſi la Proſe de Moïſe eſt tres-ſublime, ſa Poëſie eſt tres releuée : Si l'vne a de la douceur & de la majeſté, l'autre a de la modeſtie & de la magnificence. Veritablement ie n'ay iamais leu qu'auec admiration l'Exorde du Cantique diuin que Moïſe prononça par forme de Teſtament à l'extremité de ſa vie ; Quand le peuple d'Iſraël eſtant generalement aſſemblé, *Cieux*, dit il, *& vous Terre eſcoutez ma Voix, que ma Doctrine reſpanduë dans les Eſprits deuienne feconde comme la Roſée qui tombe ſur les Campagnes ; parce que ie veux vous parler du Treshaut, & que i'inuoqueray le Nom du Seigneur, que voſtre Magnificenſe faſſe paroiſtre ſon Pouuoir & ſa Gran-*

deur. Les grands Ouurages de Dieu, &c. Que tels Poëmes ſont Pathetiques ; & que tels Exordes ſont Eſmouuants ! Encores que par nos Verſions ils ayent perdu le luſtre & l'ornement de la Langue Hebraïque, ils ne laiſſent pas d'auoir des appas cachez & des reſſors qui ne font point de bruit, qui font agir les Ames & qui les éleuent Qu'on ne vante donc plus les Homeres ny les Pindares, les Virgilles ny les Horaces, puis que nous auons vn Iob & vn Moïſe, vn Dauid & vn Salomon. Leur Poëſie & leur Rhetorique ſera touſiours l'Objet des Sages, l'Entretien des Sçauants, & l'Admiration de tout le Monde. Les Poëtes & les Sophiſtes, les Philoſophes, & les Orateurs de l'Italie & de la Grece n'ont eſté en quelque façon que les Singes & les Imitateurs des Patriarches & des Prophetes de la Paleſtine. Que diſ-je en quelque façon ? ſi les Preſtres de Memphis auec leur Mercure Triſmegiſte : ſi les Sages de Sidon auec leur Taut fils de Miſor, eſtoient les veritables Docteurs des Grecs, de ces vieux Enfans qui commençoient à parler comme l'on reproche à Solon dans le Timée : & ſi ces Docteurs des Grecs eſtoient les veritables Eſcoliers des Hebreux, ne conclura-on pas auec moy que les Poëtes & les Orateurs, les Philoſophes & les Sophiſtes ont emprunté leur Doctrine & leur Bien dire de ces anciens & premiers Cabaliſtes qui n'écriuoient pas, comme nous enſeigne le plus docte des Iuifs, mais qui parloient la Doctrine d'Abraham, la Sapience d'Iſaac & la Speculation de Ia-

cob ? Ne conclura-on pas auecque moy, que les peuples qu'ils nommoient Barbares, estoient les Maistres de leur Eloquence & de leur Sagesse : & que si l'Eloquence & la Sagesse du Lycée & de l'Academie auoient estably des Republiques & des Monarchies qui ont pery : l'Eloquence & la Sagesse du Sanctuaire ont fondé vne Hierarchie, qui a touſiours duré, & qui ne perira iamais ? Ne conclura-on pas auſſi que ce qui reſte de l'Eloquence & de la Sageſſe de ces illuſtres & diuins Barbares, perſuade encore aujourd'huy les Fils des Hommes, & qu'elle inſtruit toutes les Nations de la Terre ? Enfin ne conclura on pas que par cette Eloquence & par cette Sageſſe, Paul le Seruiteur de Dieu a perſuadé, & a inſtruit les plus Suffiſans & les plus Orgueilleux de leur Athenes ; qu'il leur a fait cognoiſtre qu'il y auoit vne Foy qui eſtoit plus certaine que toutes les Sciences ; que cette Foy dépendoit de la parole : mais de cette parole qui eſt l'inſtrument de la Grace ; mais de cette parole dont la Vertu procede de l'Eſprit Sainct, & de celuy qui fait le Don des Langues ?

Puis que la Rhetorique n'eſt point Originaire de l'Italie ny de la Grece ; que ſa Patrie eſt plus eſtenduë ; & que tout le monde eſt ſon Pays ; Accorderons nous, MONSIEVR, à ces nouueaux Latins, & à ces Attiques modernes, que ſans le ſecours de leur Ariſtote & de leur Ciceron, on ne pourroit pas ſeulement paruenir iuſqu'au premier degré de l'Eloquence Françoiſe ? Nous perſuade-

ront-ils ces Pedans obſtinez qu'ils poſſedent generallement l'Artifice de l'Oraiſon, & que pour bien parler François, il ſoit neceſſaire de bien parler en Grec, ou de bien parler Latin ; Quand la Poëſie du vieux Marot, & du fameux S. Amant : Quand la Proſe de l'incomparable Conrard & voſtre Rhetorique Françoiſe, que ie tiens à la main, ne ſeroient pas des Marques Illuſtres, & des témoignages aſſeurez qu'il y a des Poëtes & des Orateurs purement François, & qui n'ont point eu de commerce auec les Grecs ny auec les Romains : ie ne laiſſerois pas de ſouſtenir que la Rhetorique Françoiſe ſubſiſte ſouuerainement d'elle meſme ; qu'elle a des ſources dans ſon fonds, & qu'elle ne puiſe point ailleurs ; Qu'elle n'a rien d'emprunté ; que ce qu'elle a d'eſtranger l'incommode ; & que les parures & les raretez du dehors l'enlaidiſſent.

Sans doute les Eſprits qui ſont chargez de Grec & de Latin ; qui ſçauent tout ce qui eſt inutile à leur Langue ; qui accablent leurs diſcours de doctes Galimatiats & de Pedanteries figurées, ne peuuent iamais acquerir cette Pureté naturelle, & cette Expreſſion naïue qui eſt Eſſentielle, & qui eſt neceſſaire pour former vne Oraiſon vrayement Françoiſe. Tant de diuerſes Grammaires ; tant de Locutions differentes ſe combattent dans leurs Teſtes ; il ſe fait vn Chaos d'Idiomes & de Dialectes ; la conſtruction d'vne Phraſe eſt contraire à la Syntaxe de l'autre ; le Grec ſoüille le Latin, & le Latin gaſte le Grec : Et le Grec & le Latin meſlez enſem-

ble corrompent le François. Et il eſt indubitable, MONSIEVR, qu'ils ne peuuent iamais poſſeder l'éclat & la netteté de voſtre ſtyle, ny la vigueur & la fineſſe de voſtre Elocution ; vne foule d'eſpeces eſtrangeres leur broüille la Memoire ; leur Imagination eſt partagée ; ils ont l'habitude des Langues mortes, & ils n'ont pas l'vſage de la viuante.

Ceux qui ſont perſuadez que l'Art de Bien-dire eſt eſtranger aux François, ignorent que de Droit Naturel la gloire de bien parler & de bien eſcrire leur ſoit acquiſe ; & que de temps immemorial ils ſont en poſſeſſion de la veritable Eloquence. Ils n'ont pas entendu parler de l'Eloquence de nos Druides, ny de la Poëtique de nos Bardes ; ils n'ont pas entendu parler de cet Hercule Gaulois qui tenoit les Hommes enchaiſnez par les Oreilles, c'eſt à dire, qui captiuoit les Eſprits par la force de ſon Diſcours ; & ils n'ont pas entendu dire que ce fut vn Lelius Plotius de la nation Gauloiſe qui monſtra le premier la Rhetorique dans la ville de Rome.

Il eſt vray que les Monſtres du Septentrion ayant rauagé toute l'Europe, l'Eloquence diſparut, & que la Barbarie fut en regne : Mais quand l'on eut chaſſé les Almarics & les VVIſigots de la France, auſſi toſt l'on taſcha d'en chaſſer auec le Barbariſme du Langage la Barbarie des mœurs qu'ils y auoient laiſſée ; les Anciens François formerent leur Langage de la meſme façon que les premiers Grecs & les premiers Romains ; Et pour immortaliſer les Faits Illuſtres de leurs Cheualliers & de leurs Braues, ils

compoſerent

compoſerent vne eſpece de Vers informes & demy-rimez ; ils imiterent le ſtyle Romain, qu'ils nommoient anciennement *Style Roman*, du mot Latin *Romanus :* & pour cette raiſon, ils appellerent leurs ouurages *Romans*, parce qu'ils approchoient de l'Elocution Romaine. L'on trouue encor aujourd'huy dans les anciennes Bibliotheques, quelques fragments de ces Romans dont ie parle ; & le vieux Roman de la Roſe imite en quelque façon ce genre de Romans, qui portent le carractere de la mauuaiſe Antiquité, & qui ſentent la corruption des Siecles Gothiques.

Les gens d'Affaires & de Pratique s'eſtudierent enſuitte à multiplier nos Dictions, pour empeſcher les Equiuoques ; Ils s'occuperent à chercher des Locutions expreſſiues pour éuiter les conteſtations & les procez, & ils voulurent par ce moyen enoncer plus clairement leurs penſées, & donner de nouuelles Graces à leurs diſcours. Mais les Graces ſe cacherent à leurs yeux : Ils ne les apperceurent que de fort loin. Et comme dans l'Italie & dans la Grece les Poëtes ont eſté les premiers Autheurs de l'Artifice de la Parole, vous ſçauez, MONSIEVR, que dans la France les Poëtes ont eſté les premiers Maiſtres de l'Art de Bien-dire. La profonde Doctrine du grand Dorat, que Baïf, Ronſard, & du Bellay appelloient leur Apollon, informa ces Eſprits extraordinaires de tout ce qu'il y auoit de plus rare & de plus excellent dans les ouurages des An-

ciens ; Il leur fit cognoiſtre la dignité de noſtre Langue, & il leur apprit qu'elle pouuoit auoir d'auſſi beaux ornemens que la Grecque & que la Romaine. Mais ces trois Poëtes, auſquels ie puis joindre le docte du Bartas, n'imiterent pas ſeulement les Anciens, comme leur enſeignoit ce Celebre Profeſſeur du Roy, ils voulurent auſſi eſtre les Anciens meſmes ; Et la Chronique ſecrette nous apprend que pour les mieux imiter, ils ſacrifierent vn Bouc à Iodelle repreſentant le Dieu Bachus, à cauſe de la Tragedie qu'il auoit nouuellement compoſée. Ces paſſionnez Imitateurs de l'Antiquité voulurent qu'vn Ortodoxe parlaſt comme vn Payen, & que l'on inuoquaſt Phœbus pour bien parler des choſes Saintes. Cette nouuelle Poëſie n'eſtoit compoſée que de Viſions inſtruites, & d'amuſemens diſciplinez; que de ſons meſurez, que de paroles rimées. Ce qu'ils diſoient de Nouueau eſtoit toujours Vieux : & encore qu'ils ayent inuenté quelques mots & quelques Phraſes, nous pouuons dire que ces Poëtes ont enrichy noſtre Langue, mais qu'ils ne l'ont pas embellie ; qu'ils ont trouué les Deſſeings & les Couleurs, mais qu'ils n'ont pas trouué les traits ny les lineaments de la Peinture parlante. Il eſtoit neceſſaire que le iudicieux Malherbe & le Poly Racan vinſſent au monde pour corriger leurs deffauts, pour acheuer leurs projets, & pour donner des Regles qui ont eſté depuis tres-exactement obſeruées.

La iuſteſſe & la meſure de la Poëſie ont eſté les

principes de l'Ornement & de l'Elegance de la Proſe : Mais les Pibracs, les Amiots, & les du Vairs, ayant donné quelque accroiſſement à noſtre Langue, les du Perrons, les Coëffeteaux, & les Balzacs luy ont enfin donné la perfection. Veritablement les premiers s'eſtoient approchez de trop pres des Grecs & des Latins ; mais les derniers s'en eſtant iuſtement eſloignez, ont trouué le veritable Caractere de noſtre Langage. Auant ces illuſtres François l'on ne poſſedoit pas encore dans ce Royaume les graces de l'Eloquence humaine, & tous nos grands Docteurs ne pouuoient faire que des ouurages irreguliers & difformes. Si leur memoire eſtoit ſuffiſamment remplie d'images & d'idées, leur intelligence eſtoit entierement vuide d'art & de methode. Ils ſçauoient inſtruire & non pas plaire : Ils auoient moins d'ordre que d'abondance ; La force de la matiere eſtoit perduë par la foibleſſe de la forme ; & comme l'apparence de cette forme d'oraiſon qu'ils compoſoient eſtoit touſiours enlaidie par vn ſtyle défiguré, la pureté de la matiere qu'ils traittoient eſtoit ordinairement corrompüe par des locutions vicieuſes. L'on remarquoit dans leurs ouurages qu'ils affectoient l'Idiome d'Athenes & de Rome, auec autant de paſſion qu'ils negligeoient le langage de Paris ; ils parloient Grec & Latin en François : & certainement il ſembloit à les entendre parler, qu'ils creuſſent viure ſous l'Empire d'Alexandre ou de Ceſar, &

non pas sous le regne de Henry le Grand ou de Loüis le Iuste.

Certainement nous pouuons bien estre les Obseruateurs des Anciens, mais nous ne deuons pas estre leurs Copistes ; Nous pouuons bien faire vne Oraison ou vn Poëme comme ils ont fait, mais nous ne deuons pas transcrire leurs Oraisons ny leurs Poëmes. Si les purs Romains ont éuité de parler Grec en Latin comme fit Horace : nos Eloquents doiuent éuiter de parler Latin en François comme a fait Ronsard ; Les Ouurages des Anciens n'estoient pas si acheuez, qu'ils n'eussent des imperfections mélees auec les graces ; Nous voyons dans leurs Ecrits que l'vn ne jette que du Feu & du Souphre par ses discours, & que l'autre ne verse que de l'Eau & de la Glace par ses Harangues; que l'vn est tout Heriſſé de Pointes, & que l'autre est tout bigarré d'Antitheses; Que l'vn ne marche qu'auec des Tambours & auec des Trompettes comme Thucydides, & que l'autre ne se promene qu'auec des Luths & auec des Guiteres comme Herodote ; Que l'vn n'a que des Fleurs comme Isocrates, & que l'autre n'a que des Escorces comme Libanius ; Que l'vn paroist trop grossier & trop morne, & que l'autre paroist trop folastre & trop enjoüé. Et comme les mieux informez de l'Optique ont apperceu des Taches & des Ombres dans le Globe du Soleil, & dans celuy de la claire Estoille du matin : Ainsi les mieux instruits en l'Art Ora-

toire ont trouué des deffauts & des manquemens dans les Oraiſons de Ciceron, & dans celles de Demoſthene. Ne ſçauons-nous pas que les Railleurs Attiques appelloient Demoſthenes le Mangeur d'Orge, parce qu'il ſe ſeruoit d'vn ſtyle trop enflé & trop licentieux; Qu'il auoit vne Eloquence qui ſe noyoit dans la Biſe & dans l'Eſcume: qui eſtoit touſiours allumée d'eclairs, mais qui ne lançoit iamais de Foudres. Ne ſçauons-nous pas auſſi que les Plaiſans de Rome ſe mocquoient de leur Ciceron; qu'ils diſoient que ſon Eloquence eſtoit Armée & Seditieuſe, qu'elle portoit des Fleſches & des Chaiſnes, qu'elle bleſſoit les Oreilles, & qu'elle alarmoit les Eſprits.

Mais pourquoy chercher les Anciens, puis que nous auons tant de Modernes? Pourquoy chercher du Grauier & de la Boüe en des païs Eſtrangers, puis que nous auons chez nous des Perles & des Diamants? N'auons-nous pas des Malherbes & des Chapelains, des Menages & des Corneilles, qui vallent bien leurs Orphées & leurs Homeres, leurs Theocrites & leurs Euripides? N'auons nous pas des Predicateurs & des Aduocats? N'auons-nous pas des de Gondys & des de Lingendes, des Ogiers & des Senaults? N'auons-nous pas des le Maiſtres & des Martinets, des Patrus & des Pucelles qui ne le cederoient pas aux Eſchines ny aux Hiperides, aux Sulpices ny aux Hortenſes; aux Cicerons meſmes ny aux Demoſthenes.

Il eſt vray qu'il y a des choſes qui ſont commu-

nes à tous les Païs ; mais l'on doit aduoüer qu'il y en a qui ſont particulieres à chaque Nation. La Rhetorique a beaucoup de Regles qui ſont generalles à toutes les Langues, & principalement pour ce qui concerne l'inuention : mais auſſi elle en a beaucoup d'autres qui ſont particulieres à chaque Langue, & principalement pour ce qui regarde l'ordre & l'Elegance. Peut on dire que l'ordre d'vne Predication ou d'vn Plaidoyé ſoit ſemblable à celuy d'vne Oraiſon de Demoſthenes & de Ciceron ? que le ſtyle Imperieux & Magiſtral des Grecs & des Romains ait quelque rapport auec la Douceur & la Modeſtie du noſtre ? Nous ſçauons meſmes que quand nos Rois ont parlé dans les Aſſemblées des Eſtats, & que l'Eloquence Françoiſe y ſeoit la Couronne ſur la Teſte & le Sceptre à la Main, leur Majeſté eſtoit toujours accompagnée de douceur, & que leur Authorité eſtoit toujours enuironnée de grace. Les Maximes de la Politique & les Myſteres de la Religion changent entierement les Regles de la Rhetorique ; & l'ancienne Rhetorique n'a rien de ſemblable à la Moderne. Quelle difference n'y a il point entre l'Areopage d'Athenes & le Parlement de Paris ; entre les Philippiques des vns, & les Remonſtrances des autres ; entre les Demoſthenes qui haranguent, & les Bignons qui requierent ? Quelle difference n'y a-il point entre la Myſtagogie Orphique & la Theologie Chreſtienne ; entre les Rapſodies d'Homere, & les Homilies de ſainct Chryſoſtome : Entre vne

Annonciation de l'Ange Gabriël, & vn Mandement de Mercure ; entre les ſupplices des Diables, & les peines des Eumenides.

L'ame de noſtre Rhetorique n'eſt pas ſeulement differente de l'Ancienne, mais les parties du Corps de l'Oraiſon des Anciens n'ont point de reſſemblance auec les Membres de la noſtre. Le Tour ny la Cheute de leur Periode n'ont point de rapport auec le Nombre & la Iuſteſſe de nos diſcours. Et peut-on dire que nous ayons beſoin d'Anapeſtes, de Pœones, d'Epitrites, & de Trochées pour donner le Luſtre & l'Ornement au Langage, comme enſeigne Hermogenes en ſa Rhetorique Grecque? ou qu'il ſoit neceſſaire de nous ſeruir de Moloſſes, de Choriambes, d'Antiſpaſtes & de Dichorées pour donner le poids & la meſure à l'Oraiſon, comme le montre Quintilien en ſes Inſtitutions Latines ? Que ſert-il donc à vn Orateur François de lire la Critique de Denys d'Halicarnaſſe, & ſon Liure de la Compoſition des Mots, ou de lire ſon autre Liure de la maniere de Haranguer les Athletes, & de bien écrire des Epithalames ? Que nous ſert-il d'apprendre ce grand Traité qu'a compoſé Demetrius Phalereus ſur l'Elocution Grecque ? Serons nous plus Eloquens en noſtre Langue ſi nous ſçauons que Thucydides a bleſſé l'oreille quand il a dit Μὴ ἥπιος εἴη ? Et ſi Ἥλιος eſt plus doux en certaines rencontres que leur ἥλιος ? Serons-nous plus habiles en noſtre Langue, quand nous aurons appris les Ellipuſes, les Apophaſes, & les Monomeres

de Curius Fortunatianus ; & quand nous aurons appris toutes les figures des Sentences & des Locutions de Iulius Rufinianus ? Que voyons-nous dans Macrobe, dans Ciceron & dans Aristote que des Exemples tirez des Vieux Poëtes, & des Anciens Orateurs d'Athenes & de Rome ? Mais nous voyons dans vostre Ouurage Oratoire que les exemples que vous apportez, sont de vostre Fonds & de vostre Inuention ; & c'est ce que personne n'a osé entreprendre

Nostre Langue ne peut pas seulement souffrir les entrées ny les cheutes de la Periode des Anciens Orateurs, elle abhorre aussi leurs passages & leurs liaisons. Tant de conjonctions Prepositiues, Postpositiues & Communes seroient Barbares & Impropres dans l'vsage François. Ce qui auroit quelque proportion au μήν, au γέ τοι κήν, & au ἦ des Attiques : aussi bien qu'à l'*Equidem*, l'*Enimuero*, & à l'*Autem* des Latins, altereroit la douceur & la netteté de nostre Langue ; On ne se sert plus de ces conjonctions vulgaires *D'ailleurs, Or, Certes, &c.* Et vous auez tres iudicieusement remarqué, MONSIEVR, que c'est le propre de la Langue Françoise de joindre & d'vnir toutes ses parties par le sens du discours, & non point par les Mots ny par les Locutions ; & la raison en semble tres-claire & tres euidente : C'est que le Corps de l'Oraison Françoise veut auoir des Veines & des Nerfs, & non pas de Attaches & des Ligatures.

Ie ne crois pas, MONSIEVR, offencer vostre Modestie,

Modeſtie, ſi ie dis que c'eſt à vous ſeul à qui noſtre Siecle doit entierement l'Elegance du diſcours, & la Beauté de l'Eloquence. Voſtre entrepriſe s'eſt propoſée l'vtilité publique & la perfection de noſtre Langue ; Ie n'ay trouué dans la Bibliotheque du Roy que deux Liures de la Rhetorique Françoiſe, l'vn a pour tiltre, *l'Art & Science de Rhetorique pour faire Hymnes & Balades :* & l'autre eſt appellé, *le Threſor de la bonne Parleure.* Il y a long-temps que la Celebre Academie, la Gloire du Royaume, & la Maiſtreſſe de l'Eloquence, nous auoit fait la promeſſe d'vne Rhetorique ſi ſouhaitée. Mais enfin, MONSIEVR, voſtre Liberalité l'en a pleinement acquitée : & nous attendrons auec moins d'impatience que l'Eloquent Patru joigne ſa Magnificence à voſtre Liberalité, & qu'il adjouſte l'excez de ſes Threſors à l'abondance de vos Richeſſes. Cependant nous pouuons aſſeurer que voicy la premiere fois que l'on a receu des Regles & des Preceptes de noſtre Langue. L'inimitable Balzac eſt bien le premier qui a trouué l'vniformité du Style & le Nombre de la Periode : Mais vous eſtes le premier qui en auez trouué les Regles certaines, & les Preceptes neceſſaires. Ceſt pourquoy les plus Vains & les plus Enuieux ſont contraints d'auoüer que voſtre Rhetorique doit regner dans l'Empire des belles Lettres. Ils ſont contraints d'auoüer que vous auez acquis la varieté du Langage, la grace de l'Elocution, & la Methode de la Penſée ; que vous poſſedez la Science du Cabinet ; que vous auez l'Art de faire

des Lettres & des Dépeſches dans tous les Genres d'affaires & de negotiations d'Eſtat ; & qu'apres auoir conduit la Plume des plus puiſſantes Mains du Royaume, vous auez acquis l'habitude de ce Style Epiſtolaire, que ie nommerois volontiers le Style Ciuil & Politique. Ils ſont contraints d'auoüer que vous auez rendu voſtre Philoſophie auſſi Eloquente que voſtre Rhetorique meſme; & ie ſçais des Princeſſes, qui pour vous auoir conſulté, ont ſceu joindre à la majeſté des Olimpies, & à la grace des Roxanes, la Science des Diotimes, & l'Eloquence des Aſpaſies. Ils ſont contraints d'aduoüer que vous donnez dans voſtre Ouurage la connoiſſance & le diſcernement du beau Langage & de la pure Eloquence : puis que vous diſtinguez les diſcours de conuerſation, & qui ſont propres à eſtre faits ſur le Tabouret & dans le Fauteuil, d'auec les diſcours d'Aſſemblée, & qui ſont propres à eſtre prononcez ſur le Barreau & dans la Chaire. Vous faites voir dans voſtre Ouurage qu'on ne doit pas eſcrire comme l'on parle, ny parler comme l'on eſcrit. Vous montrez comment il faut qu'vn Chancelier parle, qu'vn premier Preſident harangue, & qu'vn Aduocat du Roy plaide : Ie veux dire que vous faites connoiſtre la veritable Eloquence dans la Majeſté des Seguiers, dans la Magnificence des de Bellieures & dans la Sublimité des Talons. Vous ſçauez comuniquer cette chaleur qui produit & qui

diſpoſe les grandes choſes. Vous ſçauez répandre cette lumiere qui les pare & qui les embellit ? Et enfin par des Preceptes tres neceſſaires, & par des Regles tres-certaines, vous enſeignez dans ce grand Ouurage, la Pureté du Cabinet, l'Ornement du Barreau, & la Grauité de la Chaire.

Par Monſieur LE GRAND, Sieur des Herminieres, Conſeiller du Roy, & Subſtitut de Monſieur le Procureur General.

LETTRE A MONSIEVR L'ABBE' DE * * *

CONSEILLER ET AVSMONIER ORDINAIRE DV ROY.

DEPVIS que ie ſuis deſcendu des Lumieres du Parnaſſe dans les Tenebres de la Priſon, ie ne pretends plus m'approcher des Muſes ny des Graces, mais ie taſche ſeulement de m'eſloigner des Parques & des Furies. Dans ce mal heureux ſejour ou ma Vertu & mon Innocence ſe font paroiſtre, l'on parle plus ſouuent du Bourreau que d'Apollon, & ie ſonge moins à l'Influence de celuy qui donne la Vie, qu'aux coups de celuy qui donne la Mort. La Penſée des Objets preſens m'oſte le ſouuenir des Choſes paſſées; ie ne ſoûpire point ſur les Braſſelets ny ſur les Colliers de vos Saintes : ce mot ſent beaucoup le Phœbus; mais ie pleure ſeulement ſur les Fers & ſur les Carquans de nos Criminels: ma Partie voudroit que ie fuſſe du nombre. I'apprends icy, contre toutes les maximes de voſtre Ariſtote & de voſtre Zenon, que le Vice ſubſiſte en meſme lieu que

la Vertu, & que l'Innocence ſe rencontre ſouuent auec le Crime. *O Tempora ! ô Mores !* Pendant que vous entendez la douce Harmonie des Luths & des Theorbes aupres des Baluſtres & des Alcoues, i'entends le bruit affreux des verroux & des Barres aupres des Cachots & des Guichets ; Eſloigné de voſtre Preſence & de cette Illuſtre Aſſemblée qui ſe fait chez Monſieur * * * ie lis plus d'Eſcrouës, que de Sonnets : & i'entends plus parler de Recommandations, (quelles Recommandations !) que d'Epigrammes. Ie n'admire plus ces Charmes ſi puiſſans dont la vieille Poëſie auroit creu ſurprendre les Diuinitez du Ciel, i'apperçoy ſeulement les effects ſi malins de cette noire Magie, qui fait agir les Demons de la Terre. Ie dis ces Demons de la Terre, qui ont l'Art des Accuſations, qui ont la Science de feindre des Crimes, & qui ont des Couleurs aſſez ſombres pour effacer, quand il leur plaiſt, la Candeur de la meſme Innocence. Ces Monſtres, que l'Eſcriture appelle *Viros ſanguinum*, ſçauent compoſer de ces Poëmes funeſtes, dont les Acteurs ſortent des Priſons, & ils ſont de ces habilles Poëtes, dont les Tragedies ſe repreſentent à la Greue ſur des Eſchaffaux & non pas dans les Palais ſur des Theatres. En cét eſtat ſi mal heureux, où il ne me reſte plus d'Eſprit, que pour connoiſtre mon Infortune, à peine puis-je faire de la Proſe, & vous ſouhaittez que ie faſſe des Vers. A ce ſujet ie vous diray la fin de quelques Stances, que ie me ſouuiens auoir autre-fois enuoyées à Mon-

ſieur de Balzac, ſur vne Lettre qu'il me fiſt l'honneur de m'eſcrire.

Et deſia le Soleil à couru plus d'vn an,
Depuis que i'ay quitté le ſommet de Parnaſſe;
Qu'Apollon à mes yeux, ne paroiſt qu'vn Bocan,
Pegaze qu'vne Roſſe, Hippocrene que Glace.

Les Muſes ont pour moy des Myſteres couuerts,
Mon Ame n'en reçoit aucun Feu qui l'éclaire;
Et ſçachez aujourd'huy, que ie n'ay fait ces Vers,
Qu'afin de vous monſtrer que ie n'en ſçaurois faire.

Si i'auois meilleure opinion de ma Perſonne ie croirois que vous m'auriez pris pour quelque nouueau Boëce, ie ne veux pas dire pour vn autre Theophile. La comparaiſon de ce Dernier me déplairoit, apres ce que m'en ont dit le Grand Malherbe & l'Illuſtre d'Vrfé. Mais ſi ma Raiſon ne me peut pas donner des Vers pour vous ſatisfaire, i'eſpere que ma Memoire m'en fournira pour vous diuertir. Ce ſont de ces Vers qu'Ariſtote appelle *Autoſchediaſmatiques*, car ces Vers ont eſté faits, comme parlent nos Maiſtres *Impromptu*. Voila vne Reſponſe que i'ay faite *en baillant*, *baillant*, (ce iargon eſt de l'Elegance de l'autre Monde où ie ſuis) à Monſieur l'Abbé de * * * qui m'eſcriuit ce Diſtique, & qui me l'enuoya par noſtre meilleur Amy *il Dottiſſimo Signor Montarci.*

EPIGRAMMA.

Ad Ioannem Franciſcum Grandem, in vinculis.

Carceris in Tenebras noli deducere Muſam,
Libera quæ nata eſt, ingenuoque Patre.

IOANNIS FRANCISCI GRANDIS prompta & expedita reſponſio ad Illuſtriſſimum Antiſtitem. * * *

Ingenuo, quæ Patre ſata eſt, ſtat clara Tenebris
Carceris, & Vinclis Libera Muſa manet.

Ne croyez-pas, Monſieur, ce que chantent ces deux Vers ; ils contrediſent ce que ie viens de vous perſuader : mais vous ſçauez que la Poëſie a des fictions & des hyperboles, & que la Proſe n'a que de la Sincerité & de la Modeſtie. En voicy d'autres que ie me ſouuiens auoir faits en preſence du bon pere Bourbon, ſur vn deffi de feu Monſieur de Rotrou, & ſur la gajeure de Monſieur l'Abbé Franchine. Nous accompagnions ſur le ſoir vne Perſonne de haute qualité, qui eſtoit entrée par diuertiſſement, dans le Preſſoir de Meudon pour y voir les Vendanges. Le deffi & la gajeure eſtoient, que l'on feroit des Vers ſur l'Objet preſent, & que leur Expreſſion ſe rapporteroit preciſement à l'Idée de la choſe.

EX-

EXTEMPORALIS PRÆLI MVDONIANI Descriptio.

Iam Caueis duro tandem collecta Labore
Musta calent, grauidoque tumet Vindemia fluctu;
Prælorum en Sylua ingens, en contorta Colono
Robora, calcatum quassant sub pondere Bacchum.
Lignorum immensâ, credas, sub mole Latentem
Flere Deum, & totum trito euomere ore Cruorem.

Le Pere Petau, qui parut dans la Republique des Lettres vn si formidable Athlete, a daigné apprendre ces vers Latins, & leur donner place dans sa Riche Memoire. Monsieur Feramus mesme les a recités à Monsieur le Cardinal de * * * Monsieur de Rotrou en fit d'admirables sur le mesme sujet; ils estoient François, & si ie m'en pouuois souuenir, ie les ioindrois à ceux-cy. Apres cela iugez du merite de mon Present, & ne doutez plus de ma Liberalité. Ie crains de paroistre prodigue si ie vous donne encor de mes *Impromptus* François; mais quand ie deurois franchir tous les Termes que nous prescrit la Morale du Lycée ou du Portique, ie vous donneray encor cette Epigramme qui fut faite sur vn Tableau de la mort d'Agrippine mere de Neron.

EPIGRAMME.

Sa grande Cruauté sur l'Equité se fonde,
Neron n'eut point de tort;

Sa Mere ayant produit cette Vipere au Monde,
Meritoit bien la Mort.

A cette Poëſie i'adiouſte la Proſe de trois Diſſertations, par leſquelles ie preuue que *l'Ame eſt Immorle ; Qu'il n'y a qu'vn Premier Eſtre Par-ſoy, de qui tous les autres ſont dépendans, que l'on appelle Dieu ; & que la Religion Chreſtienne eſt vnique & veritable.* Cependant aymez ma Franchiſe & plaignez mon Infortune ; mais conſeruez-moy la qualité de

MONSIEVR,

A Paris le 3. Iuin 1655.

Voſtre tres-humble & tres-affectionné ſeruiteur
LE GRAND.

DISSERTATION CRITIQVE.

A MONSIEVR DE BALZAC CONSEILLER DV ROY EN SES CONSEILS.

MONSIEVR,

Enfin vous vous rendés, & par la Lettre que vous m'aués fait l'honneur de m'eſcrire, vous auoüés que ſi Ariſtote a de la Raiſon, que Platon a de la Science: & vous demeurés d'accord que l'vn reſte touſiours Diſciple, & que l'autre demeure toûjours Maiſtre. Veritablement loin du Sophiſme & dans vn combat de bonne Guerre & de viue Raiſons, l'Academie l'emportera ſur la Lycée, & ie crois que Iamblique, Plotin & Proclus ioints à nos Peres Grecs & Latins, donneroient de la terreur à Simplicius, à Alexandre d'Aphrodiſe, & à Themiſtius, ſouſtenus meſmes des Philoſophes

Mores & Arabes. Vous sçaués que ceux-cy nous exposent la Philosophie seche & descharnée sous la forme d'vn Schelette, mais que ceux-là nous la font paroistre grasse & en embonpoint sous l'apparence d'vn Athlete. Vous sçaués quels mouuemens & quelles seditions les Dogmes d'Abenragel, *d'Auicennes & d'Auerroes firent autrefois naistre dans l'Empire des Lettres; Vous sçaués que le Grand Albert fut contraint de se seruir de leurs propres Armes pour les vaincre, & qu'il se resolut de combatre le Chef de leur Parti qui estoit Aristote par Aristote mesme. S. Thomas ensuitte par l'Ordre du Roy S. Louys, composa cette Somme si admirable de toute la Theologie Chrestienne, & par ce diuin Ouurage il asseruit la Philosophie d'Aristote à l'Euangile de Iesus-Christ, & il fit connoistre aux Sectateurs de ces Arabes & de ces Mores qui couroient l'Italie & l'Alemagne & qui commencoient à passer en France, que les lumieres de la Foy sont plus viues que celles de la Raison, & que la Nature est moins operante que la Grace; Vous sçaués aussi que ce Grand Aristote prit toute sa Grandeur de celle d'Hippocrate & de Democrite, & qu'il ne fut que le Copiste de ces deux grands Autheurs dans les Liures si doctes & si curieux *de Generatione, de Partibus & de Historiá Animalium.* Vous sçaués, MONSIEVR, & vous n'aués pas manqué de le remarquer, qu'il semble estre honteux de son Larcin, & qu'il voudroit persuader qu'il n'a iamais ouy parler de cét Hippocrate; I'ay obserué

* *Il estoit Precepteur du grand Alphonse Roy de Castille.*

qu'il n'en parle qu'en vn ſeul endroit de ſes Liures, c'eſt dans ſes Ouurages de Morales & de Politique, où il compare Hippocrate comme vn grand Medecin à vn grand Capitaine; Mais d'autre part, MONSIEVR, vous ſçauez quel ſecours le diuin Platon a preſté à tous les Docteurs de l'Egliſe Greque & Latine; Souuenez-vous de ces belles & ſainctes Maximes qui regnent dans les Ouurages de S. Auguſtin, & reconnoiſſez auec moy que quelque rayon du Sanctuaire des Hebreux auoit penetré iuſque dans l'Academie des Grecs, & que la Raiſon vniuerſelle & increée, qui eſt le Verbe, auoit reſpandu ſur les Eſprits de ces Philoſophes, quelques-vnes de ces belles Lumieres dont il éclairoit les Ames des Patriarches. Iuſtin Martyr taſche de prouuer cette Verité au commencement de ſon Apologetique, & il voudroit preſque que le Socrate, qui porte ordinairement la parole dans les Dialogues de Platon, euſt eſté Chreſtien, & qu'il euſt ſouffert la mort pour la Verité immuable, la Iuſtice ſupreſme & la Bonté ſouueraine; Vous ſçauez enfin que le Liure de ce Platon, dont ie deffends la cauſe auec tant de chaleur, eſt comme vn Abbregé de la Theologie d'Orphée, de la Science des Pythagoriciens & de la Myſtagogie des Anciens Poëtes, qui eſtoient les Sages & les Docteurs de la Grece. C'eſt ce que i'ay ſuffiſamment demonſtré dans les cinq Liures que i'ay faits de la Theologie d'Orphée: & c'eſt ce que Proclus a fortement prouué dans ſes Commentaires ſur le Timée & ſur les autres Traitez de

Platon. Ce qui rebute souuent les Ignorans dans la lecture des Dialogues de ce diuin Philosophe, c'est ce qui attire ordinairement les Doctes; Car selon la maniere si loüable dont les Anciens Sages des Nations auoient accoustumé de s'exprimer, ce grand Genie se sert dans ses Liures de deux façons de parler; l'vne est des Fables comme les Orphiques, Homere, Hesiode, &c. & l'autre est des Nombres, comme les Pythagoriciens, & à leur imitation les derniers Cabalistes. Certainement, MONSIEVR, c'est auec l'Intelligence seule de cette Mythologie, de ces Nombres & de ces Figures que l'on peut estre éclairé des grandes Lumieres de cette Philosophie; I'estime que vous deuez estre assez persuadé de cette verité, apres auoir leu & examiné l'Ouurage que ie dois dõner au public, *de Mysticis Orpheoteleſtarum Initiis*, & le Manuscrit que ie vous ay enuoyé περὶ Ἀριθμητικῶν Θεολογουμένων. Mais laissons de semblables Dissertations aux Critiques des Vniuersitez; Ie ne me souuiens pas que i'ay plus à faire au Parquet de Messieurs les Gens du Roy qu'à l'Academie des Platoniciens; Pardõnez-moy cét *ex-abrupto*, que nos Dames de Paris appelleroient volontiers vn Caprice; Il faut que ie quitte l'entretien des Dialogues de Platon auec MONSIEVR de Balzac, pour faire mon rapport du Procez de Titius deuant Monsieur le Procureur General. Et puis qu'à parler sainement des choses, les Conclusions & les Arrests sont plus Vtiles que les Enthymemes & les Syllogismes; Il faut auoüer que dans le siecle où

nous viuons, la ſeule Pratique du Palais vaut mieux que toute la Philoſophie du Portique, du Lycée & de l'Academie iointe enſemble. Ne m'appellés pas Prophane dans les Myſteres des Muſes, ce que ie dis eſt du ſens commun de noſtre beau monde, & meſme, en vn beſoin, Lucien & Rabelais ſeroient de mon party ſi Epicure & Paſſerat n'en eſtoient pas. *Verùm tritam hanc vulgi ſapientiam minimè ſapis*, & vous eſtes du ſentiment de Ciceron, * *Eſt enim Philoſophia paucis contenta iudicibus, multitudinem conſultò ipſa fugiens eique ipſi & ſuſpecta & inuiſa.* Ie ne finirois pas encore ſi-toſt, ſi ce n'eſt que le papier me manque, & qu'il ne m'en reſte plus que pour eſcrire que ie ſuis,

* *Libro 2. Tuſt. queſt.*

MONSIEVR,

A Paris le 21. Mars 1652.

Voſtre tres-humble tres-obeyſſant,
& tres-affectionné ſeruiteur.
LE GRAND.

DISSERTATIONS

Digitized by Google

DISSERTATION
PROGYMNASMATIQVE.

QVESTION
Si la Vertu eſt plus neceſſaire dans le Bon-heur que dans l'Infortune.

PVIS-QVE ſelon les regles de la Nauigation la Bonnace paroiſt preſqu'auſſi perilleuſe que la Tempeſte, l'on peut dire que ſelon les preceptes de la Morale, la Proſperité ſemble preſqu'auſſi dangereuſe que l'Infortune. Comme vne Mer tranquile empeſche les Vaiſſeaux d'arriuer facilement au port: ne peut-on pas dire qu'vne Fortune heureuſe empeſche l'Ame de parvenir aiſément au comble de la Vertu? Et comme vn'Orage trouble les Pilotes les plus Intelligens, & les contraint d'abandonner le Gouuernail contre la puiſſance de l'Art & contre les maximes de leur Science Experimentale: ne peut-on pas dire auſſi que le Mal-heur trouble les Eſprits les plus ſolides, & qu'il les force de quitter la ſouueraine Raiſon, ce Rayon de la Diuinité, contre les preceptes Moraux & contre les habitudes vertueuſes.

Veritablement, Meſſieurs, l'Ame humaine ſe trou-

ue surprise dans la Prosperité par les attraits des Passions flateuses, de mesme qu'elle se rencontre captiue dans l'Infortune sous les efforts des passions irritantes. L'vne nous fait paroistre des Graces, mais l'autre nous fait voir des Furies : l'vne nous ébloüit par trop de lumiere, & l'autre nous aueugle par trop de tenebres: l'vne nous fait choir sur des roses, mais l'autre nous fait tomber sur des épines: Celle-là nous fait glisser sur vn chemin trop vni, & celle-cy nous fait precipiter dans des abismes effroyables. Car si la Prosperité charme la Raison ; qui ne sçait pas que l'Infortune l'acable ? Et si le Bon-heur surprend son Empire auec adresse & auec complaisance ; qui ne sçait pas que l'Aduersité le renuerse auec outrage & auec tyrannie. Puis qu'il est certain que cette lumiere interieure qui éclaire l'Ame pour conduire ses Actions conformément aux regles de la Supréme Verité, de la Bonté premiere, & de la Iustice souueraine, est toûjours plus viue & plus forte dans le succez de la Fortune, que dans la fatalité du Mal-heur. C'est pourquoy ie soûtiens auec autant de raison que de verité, que *l'Ame humaine a moins besoin de vertu dans le Bon-heur que dans l'Infortune.*

Et pour dissiper par vne promte clarté tous les nuages de ce Probleme, l'on doit considerer l'homme Fort en deux manieres; ou au regard des Biens qui luy sont Propres & Naturels, ou au regard des Biens qui luy sont Acquis & qui luy sont Etrangers. I'âuoüe que les Biens qui luy sont Etrangers, comme les Richesses, les Amis, l'Honneur, la Puissance &c.

Digitized by Google

ſont capables de ſurprendre l'homme Fortuné & non pas l'homme Mal-heureux, puiſque la perte de ces biens eſt la cauſe principale de ſon Aduerſité, & que par conſequent, ni les Richeſſes, ni les Amis, ni l'Honneur, ni la Puiſſance &c. ne ſont pas la Matiere de la Vertu de celuy-cy, mais ſeulement l'Objet de la Temperance, de la Force, de la Iuſtice, & de la Prudence de celuy-là. I'auoüe encore que cette perte de biens, dont ie viens de parler, peut émouvoir les paſſions irritantes de l'Homme Mal-heureux, mais non pas preciſément, en tant que perte de Richeſſes, d'Amis, d'Honneur, de Puiſſance &c. (ce que l'on doit remarquer exactement) mais ſeulement par la ſuite des deſordres qu'elle cauſe dans l'œconomie des Biens Propres & Naturels de l'homme; car elle n'empeſche pas ſeulement que la vie de l'homme ne ſoit pas éclatante, elle empeſche auſſi qu'elle ne ſoit pas aiſée: ie parle de la Santé du corps, qu'elle peut faire perdre; ie parle de la Liberté qu'elle peut oſter, & ie parle de tout ce qui peut contribuer à la conſeruation & à l'augmentation des biens propres & naturels de l'homme.

I'auoüe enfin que cette vertu qui eſt appellée Heroïque par le Philoſophe du Lycée, ne peut eſtre la Cauſe dominante des actions de l'Homme Infortuné. Vn mal-heureux ne peut eſtre Magnifique, & celuy qui eſt mépriſé de tous les hommes, ne les peut pas mépriſer de cette façon exatraordinaire que l'enſeigne Ariſtote, ſelon l'idée du Magnanime qu'il nous a propoſée; Cette vertu eſt pluſtoſt l'objet de la *La Morale. mei ſus Megaλοψυχίας.*

Fortune que de la Fatalité; elle paroiſt pluſtoſt dans les Palais que ſous les Hutes,& elle peut eſtre ſeulement poſſedée par les Alexandres & non pas par les Diogenes. c'eſt pourquoy ie rétranche du Paradoxe, que nous agitons, cette piece de la vertu Morale; & laiſſant les biens Exterieurs & Aquis, qui ne contribuent que d'vne foible maniere à la bonne Fortune du vertueux,Ie conſidereray ſeulement les biens Propres & Naturels qui ſont de la puiſſance de l'Homme, & partant qui doiuent eſtre l'objet eſſentiel de la vertu & des plus nobles habitudes de l'Ame. Mais auant que de parler de ces biens Propres, & Naturels, qui ne dependent en aucune maniere de la maſſe du Corps, ni du commerce des Sens: ie conſidereray les biens Propres & Naturels qui dependent abſolument de la libre fonction des Facultez, & du parfait vſage de leurs Organes. Ie conſidereray l'effet de l'union du Corps, & de l'Ame; la Sympathie de leurs puiſſances, & la contrarieté de leurs Paſſions. Enfin je conſidereray ſi la vertu,qui regle les Actions communes au Corps, & à l'Ame, eſt plus neceſſaire à l'Homme Fort dans l'eſtat Malade, que dans cette conſtitution que les Fils des Medecins Grecs apélloient *Athletique.*

L'on a conſideré la Proſperité & la bonne Fortune dãs les biens du corps de meſme que dans les autres biens. C'eſt pourquoy les Latins diſoient, *Proſperâ valetudine vtituri* l'r S. Auguſtin *Fortunam non alequam Deam volui intelligi, ſed fortuitum Rerum Euentum vel in corporis vel in externis Bonis aut malis.*

Quand la Philoſophie a examiné cette Habitude loüable, qui conduit l'Homme à la plus noble Fin de la vie que l'on nomme *vertu*, elle a conſideré cette Lumiere interieure, qui éclaire les Eſprits diſſipant les nuages qui s'éleuent de cette baſſe Region du petit Monde & conduiſant ſes clartez iuſques ſur les moin-

dres Actions que l'homme peut produire. Cette lumiere eſt appellée par le Diuin Philoſophe l'*Homme Interieur*, ie dis cét Homme Inuiſible, qui eſt l'Ame qui gouuerne l'Homme viſible, qui eſt le Corps: comme parle le Poëte Romain

——*Quantum non noxia corpora tardant.* *Lib. 6. Æneid.*

Car ces Genies extraordinaires, ces Anciens & premiers Sages du Monde, que Pythagore fit nommer *Philoſophes*, connoiſſoient par la meditation & par l'experience que ſouuent cét Eſtre ſouuerain & ſpirituel, qui regne dans les corps, ſe rencontre tellement troublé dans ſon Empire, que par vne reuolte injurieuſe & vne Anarchie temeraire il eſt ſoûmis à ſon Sujet & qu'il rend ſes Obeïſſances à celuy meſme qui doit receuoir ſes Commandemens. C'eſt dans l'excez de ces troubles que l'Homme ſe dégrade de ſoy-meſme, que la Raiſon cette grande Reine deſcend de ſon Thrône, & qu'elle ſemble mettre ſon Sceptre entre les mains de ſes Eſclaues. Ces deſordres ſont excitez par l'effort des paſſions, ou par la la violence des maladies; & ſi les paſſions ſont les effets du déreglement des Humeurs, comme nous enſeignent les premiers Autheurs de la Medecine, nous pouuons les enfermer dans le genre des maladies du corps & en faire comme vne eſpece ſeparée de celle des autres maladies.

Lors que Gallien dans les Commentaires, qu'il a fait ſur Hippocrate, raiſonne ſur le ſujet dont ie parle, en éclairciſſant cette opinion il ſemble faire germer les plus belles ſemences de la vertu dans les Humeurs.

Dominantes du Corps, & faire réfléchir les plus viues lumieres de l'Eſprit de ces ſubtiles vapeurs qui s'éleuent des matieres du corps les plus échauffées. Il ſemble ſelon cette opinion que le caractere de la Morale ſoit ſujet à celuy de la Phyſique; & ce grand Perſonnage conclud auec le meſme Hippocrate que l'Ame de toutes les vertus qui eſt la Prudence n'eſt vray-ſemblablement que l'ouurage de la temperature du ſang, *Prudentia conſiſtit in temperamento ſanguinis.*

Paſſim apud Hippocratem & Galenum Imprimiſque Lib. quod Mores ſequuntur Temperiem Corporis.

Le Principe ſur lequel la Raiſon de ces Philoſophes eſt établie; vous remarquerez, Meſſieurs, que c'eſt qu'ils ſçauoient que la plus belle portion des Eſprits qui animent les Sens, ſe forme de la plus ſubtile partie des Humeurs qui compoſent le Corps. Et que cette Cauſe Imperieuſe & Regente, que les Sçauans d'Athenes nommerent Dianoëtique, j'entens le ΦPHN *mens*, que les vieux Maiſtres de la ſcience Naturelle ont tâché de faire connoitre, comme eſtant la Clarté qui ſort de ce Feu inuiſible & interieur, dont les Humeurs ſont animées, ne peut pas former aucune action qu'elle ne conſerue l'empreinte de ſon Origine; par ce que cette origine conſiſte principalement dans l'excez de l'Humeur, ie dis de l'Humeur dominante des corps, laquelle eſt le principal Inſtrument de cette occulte & abſoluë Puiſſance que les Chimiſtes ont ſeulement deſignée par ce terme aſſez obſcur d'*Archée*; que les Orphiques ont myſtiquement enoncée par ce nom ſi connu de *Prothée*, & que les Peripateticiens ont ſuffiſament expliquée par ce mot tres expreſſif d'*Entelechie*. C'eſt pourquoy ſelon la qualité des Paſſions les

Humeurs eſtant alterées, & pour cette cauſe la Faculté Intelligente eſtant empeſchée par l'alteration de ſes Organes, les actions de l'Ame ſemblent deuoir ſuiure les efforts de l'Humeur excitée par les Paſſions émeües, que les habitudes reglées taſchent de conduire ſelon les Maximes de la Vertu.

Que ſi les mouuemens de l'Ame ſont excitéz par la force des Paſſions, ne pouuons nous pas dire que l'Ame meſme doit eſtre accablée par les efforts des Maladies? Car ſi le ſimple mouuement d'vne paſſion eſt capable d'alterer les humeurs, & que ces humeurs alterées ſoient ſuffiſantes de corrompre la pureté des actions de l'Ame, ne peut-on pas auſſi conclure que les Maladies ayant corrompu vne portion, ou toute la Maſſe des humeurs: & que les humeurs ayant détruit en quelque maniere les parties du corps qu'elles compoſent, que l'Ame giſt comme enſeuelie dans ſa propre Demeure & que le Corps eſt moins ſon Palais que ſon Sepulchre? Et partant ne doit-on pas tenir pour conſtant que l'Ame dans cette rencontre fait paroiſtre toute l'eſtenduë de ſes Puiſſances, lors qu'elle ſurmonte ces difficultez, & que contre les obſtacles dont ie viens de parler, elle montre qu'elle gouuerne, & que la force qui la fait agir n'eſt pas originaire du Corps qui la trauaille, mais de cette autre ſubſtance que l'on ne peut pas voir par le miniſtere des Sens, mais que l'on peut ſeulement connoiſtre par les Lumieres de l'Intelligence. C'eſt en cette occaſion que l'Ame a beſoin de l'habitude Auxiliaire & Bien-faiſante qui eſt appellée *vertu* par les

Philosophes Moraux, & non pas lors qu'elle est d'intelligence auec les humeurs par l'vsage de la santé, de mesme qu'elle est en diuorce auec elles par la rigueur de la Maladie; Et c'est en ce sens que l'Oracle en parlant de ce qui pouuoit rendre l'homme Heureux dit autrefois.

——————— Ἄριστον δ' ὑγιαίνειν.

Optima autem sanitas.

L'on doit donc demeurer d'accord que le Bonheur de posseder la Santé nous oste toutes ces difficultez qui suiuent les Corps mal-trempez, & les constitutions Mal-heureuses. Car il est certain que toutes ces difficultez ne peuuent estre surmontées que par vne vertu extraordinaire, & par vne forte vigueur de l'Ame. C'est pourquoy l'Art Pathologique a nommé *ad Iustitiam* cét agreable Temperament qui forme la santé, non seulement à cause de cette iustesse & de cette habitude Rithmique qui se rencontre dans les saines Temperatures: mais aussi parce qu'elle contribuë d'elle-mesme à la Iustice des humeurs, & selon les Positions & les Axiomes physiques que ie viens de deduire, parce qu'elle contribuë à la Iustice mesme des Actions Humaines. Ie ne parle point icy des vertus qui sont necessaires pour supporter les rigueurs des maladies aiguës. Celuy que la Malheureuse Fortune reduit à la Necessité de souffrir vne douleur Nephretique, Scyatique, ou hemicranique a certainement plus besoin de vertu que celuy qui joüit des libres fonctions du Corps. L'Ame est plus fortement émeuë par les pointes du Mal qui

la

la piquent, que par les appas du Bien qui l'attrayent. L'on peut plus aiſément ſe priuer des Plaiſirs, que l'on ne peut conſtamment endurer les Douleurs. Et nous pouuons dire à ce propos que l'on abandonne plus facilement l'Idole de Mercure où de Venus, que l'on ne s'approche volontiers du Simulacre d'Eſculape ou d'Hygiene. Et partant reconnoiſſons, Meſſieurs, ſi nous voulons ſuiure l'opinion de ces Philoſophes, que la Vertu eſt plus neceſſaire au Malheureux Malade qu'à l'Athletique Fortuné.

Mais ſi nous conſiderons l'Homme Fort au regard des Biens Propres & Naturels; qui ne dépendent point du Commerce des Sens, ni du miniſtere du Corps: ſi nous le conſiderons dis-je dans ſoy-meſme comme Libre & comme le premier Moteur de ce Microcoſme, dont a tant parlé la Philoſophie, nous pouuons ſoûtenir que la vertu agit auec plus de Force pour defendre le Mal-heureux, que pour maintenir le Fortuné. Car qui peut douter que de toutes les Actions de l'Ame, où la vertu doit agir auec plus de puiſſance & auec plus d'autorité, ce ſont celles qui ont pour objet la Douleur, & non pas celles qui ont pour matiere les Plaiſirs? Qui peut douter que les vnes ont des Cauſes irritantes & que les autres ont des Principes agreables; que celles-là employent le Fer & le Feu, & que celles-cy employent l'Or & les Diamans; que celles-là contemplent les Suplices des Furies, & que celles-cy regardent les Preſens des Graces; en vn mot qui peut douter que Celles-là ne ſuiuent pas la mau-

uaiſe Fortune, & que Celles-cy n'accompagnent pas la Proſperité.

Pour cette raiſon il eſt facile de connoiſtre que l'Eſprit, qui eſt agité de Crainte, de Deſeſpoir & de Haine par les coups qu'il reçoit du Malheur, fait vn plus grand effort pour les ſoûtenir, que celuy qui eſt flaté par la Poſſeſſion de l'objet de ſes deſirs, par l'Eſperance d'vn ſuccez preparé & par les Delices de ſes Inclinations. Certainement il eſt moins difficile, ſans le ſecours de la vertu, d'eſtre Riche, que d'eſtre Pauure; d'eſtre Eſtimé, que d'eſtre Infame; d'eſtre Creſus, que d'eſtre Irus; & d'eſtre Liuie Triomphante, que d'eſtre Cleopatre Captiue. L'on peut plus aiſément ſe ſeruir du Bouclier, qui nous pare des traits de l'Amour, que de celuy qui nous defend des fléches de Mars. L'Ame s'empeſche plus facilement de trop Aimer qui nous plaiſt, que de Haïr qui nous offence; Et l'on ſçait que la Roſe ne nous plaiſt pas tant quand elle s'exhale, que l'Eſpine nous déplaiſt quand elle nous pique; l'on ſçait que celuy qui perd le Bien ou l'Honneur reſſent de plus fortes atteintes dans ſon Ame que celuy qui reçoit l'vn & l'autre tout enſemble; Et l'on ſçait qu'il falloit à Cæſar vne vertu moins forte, pour ſe moderer dans les plaines de Pharſale, de l'honneur de la victoire & de la conqueſte de l'Empire, qu'il n'en falloit à Pompée pour ſe conſoler de la honte de ſa defaite & de la perte de la bataille. Tant il eſt veritable que les Paſſions irritantes de l'Ame ſont plus difficiles à ſoûmettre aux Loix de la vertu que les autres Paſſions molles & flateuſes.

C'eſt ce que Platon nous enſeigne par les viues raiſons de ſon Dialogue de l'Amour : car il nous aprend que l'Ame ne cherche pas moins la verité Abſoluë & la Bonté Par-ſoy, que la Beauté Premiere; Il nous fait connoiſtre que ce qui flate les Sens & que ce qui cauſe les delices de nos Penſées, n'eſt qu'vn foible Rayon, qui s'écoule de cette Source de Lumiere, où ſe trouuent & la verité & la Bonté, & la Beauté que nous cherchons; Enfin il nous fait voir que l'Eclat de ce foible Rayon nous plaiſt, que ſa Poſſeſſion nous charme, & que ſa Perte nous deſeſpere; Et c'eſt l'Eclat & la Poſſeſſion de ce foible Rayon, qui ſont le Principe des Paſſions flateuſes, & qui agitent l'Ame de l'Homme Fortuné: & par conſequent qui ont moins beſoin de vertu que les Paſſions irritantes, dont le Principe eſt la Perte de ce foible Rayon, & qui poſſede l'eſprit de l'Homme Mal-heureux. Cét Eclat & cette Poſſeſſion, ſelon la doctrine du meſme Platon, eſt cét Or & cét Argent, que le Ciel produiſoit & que Iupiter verſoit dans les Eſprits Heureux: & cette Perte, dont ie viens de parler, eſt ce Fer & cét Acier que l'Abiſme produiſoit, mais que le Ciel verſoit dans les Ames Infortunées. Les plus Sages Academiciens ſes Diſciples ſoûtenoient par ces raiſons que la vertu eſt inſeparable de la Bonne Fortune, & qu'elle eſt toûjours ſeparée des Actions de la Fatalité; Pour ce ſujet ils auoüoient que l'Ame auoit moins beſoin de vertu pour ſoûtenir la Proſperité, que pour ſoufrir la Miſere. Mais cette verité, Meſſieurs, nous paroiſtra plus claire, lors que la Connoiſſance de la

Plato lib. 3. de Republ.

Prosperité nous semblera moins obscure : & nous connoistrons mieux la necessité de la vertu en cette occurrence, quand nous sçaurons mieux la Nature de la Fortune. Taschons donc de voir plus clairement qu'elle est cette Aueugle, & sçachons plus constamment qu'elle est cette Inconstante.

Le coup fauorable du Bon-heur estoit appellé chez les premiers Theologiens de la Grece la *Faueur de Iupiter*, & l'on disoit en commun Prouerbe, pour dire, *Il est Heureux*; *Il tient ses dez de la main de Iupiter mesme.* Ce Prouerbe en explique vn autre que le Sçauant Erasme a remarqué dans le Liure si curieux de ses Adages ὀρθὰς ἐκπίπτειν Διὸς κύβου. *bellè cedunt Iouis Tessera.* Et Virgile parlant des Fortunés à suiuy cette Doctrine, qu'il auoit receuë d'Homere, quand il a dit,

——————*Quos æquus amauit*
Iupiter, aut ardens euexit ad Æthera Virtus.

Et pour ce mesme sujet les Grecs ont apellé la Raison Souueraine, qui regne sur toutes les Actions Humaines & Naturelles, du Nom de Θεὸς *Numen*; ils l'ont aussi appellée à cause des Euenemens impreueus du Nom de Τύχη *Fortuna*; & à cause des differentes Fins, qui se rencontrent dans le cours des choses, du Nom de Μοῖρα *Parca*; & comme les causes de ses Euenemens ne pouuoient estre preueües par les Hommes, elle fut nommée Εἱμαρμένη *Fatum.* Et enfin parce que nos esprits sont éclairez de cette Lumiere interieure que Dieu répand dans nos Ames, pour seruir à la conduite de nos Actions, elle fut nommée Δαίμων *Interior Genius.*

Vous voyez bien, Meſſieurs, que par l'Artifice de la vieille Poëſie des Orphiques, l'Ancienne Theologie des Grecs auoit caché ſous ces Noms la connoiſſance veritable de la Fortune ; Mais les Etymologiſtes Attiques, les Scholiaſtes de leurs Poëtes, & les Anciens Gloſſaires, ont éclaircy ces veritez Obſcures, & ont ouuert les ſecrets de ces termes Myſtiques. L'Auteur Anonyme de *l'Etymologicum Magnum* & la Critique que ie donneray au Public ſur ces Matieres Abſtraites, que les Gens de l'Echole appellent *Metaphyſiques*, ont expliqué tous ces Logogriphes & ont diſſipé toutes les Ombres, qui pouuoient couurir cette profonde Phylologie.

Ariſtote ſuit cette Ancienne Doctrine, lors que dans ſes Morales il donne la raiſon de la Proſperité, & qu'il explique l'eſſence de la bonne Fortune. Encore que le Fortuné ne connoiſſe pas le Succez des Actions qu'il entreprend, neantmoins, dit ce grand Philoſophe, il y a vne Connoiſſance Interieure qui le voit, & qui le determine ; & cette Connoiſſance eſt quelque Choſe au deſſus de la Raiſon ; c'eſt quelque Choſe meilleure que l'Intelligence, & partant conclud-il c'eſt Dieu meſme. Le plus Stupide, adjoûte-t'il, reüſſit pluſtoſt auec cette ſeule Intelligence, que le plus Ruſé auec toute ſa Raiſon ; & l'Impetuoſité de l'Anthouſiaſme fait predire l'Auenir aux Fanatiques & aux Furieux, par les ſuggeſtions de cette meſme Intelligence ; Il en rend la raiſon en ces propres termes, Δῆλον δὴ ὅτι τῷ ὅλῳ θεὸς καὶ πᾶν τὸ ἐκείνου· καὶ γὰρ πῶς πάντα τὸ τῷ ἡμῖν ἦθος. λόγος δ' ἀρχὴ ὁ λόγος, ἀλλὰ πρείττων, πᾶν

Ariſt. in Moral. ad Eudem. lib. 3. cap. 14. de Fortuna.

αὶ κρεῖττον ἢ ὑπερφυῶς εἰ τοι πλὴν θεὸς. *Patet autem sic esse, quemadmodum in vniuerso est Deus, & vicissim cuncta in illo. Mouet enim omnia Diuinum Quid in nobis existens. Rationis autem Principium non est Ratio, sed Quid melius, quid autem melius est Intelligentiâ, siue Ratione præter Deum?*

Que si cette vertu interieure possede les Hommes Fortunez, & si cette Lumiere Inuisible éclaire leurs Esprits & échauffe leurs Cœurs, ne pouuons-nous pas certainement conclure, que le Mal-heureux, qui est priué de ce Secours a plus besoin de vertu que le Fortuné, qui est conduit par la vertu mesme? Cette opinion a esté suiuie par la Theologie Positiue, qui est celle des premiers Peres de l'Eglise; & apres auoir esté agitée par la Theologie que l'on apelle Scholastique, qui est celle des derniers Docteurs Orthodoxes, ces Peres & ces Docteurs ont auoüé auec S. Thomas, que la Bonne Fortune qui n'est que l'effet des Decrets de Dieu & de l'Ordre de sa Prouidence, est toujours accompagnée de quelque Ombre de cette vertu, qui suit toujours quelque Rayon de Grace.

Sur ce sujet quelques Peres de l'Eglise ont cru que la Prosperité des Romains estoit vne espece de recompense de leur justice & de leurs autres vertus Morales. Quand S. Augustin en parle dans son Liure des Retractations il reconnoit pour cette raison, qu'il est touché de repentir de s'estre seruy du mot de de *Fortune*, pour exprimer la Cause des Actions Fortuites & des choses Contingentes, *non mihi placet* dit-il *toties appellasse Fortunam*, parce que, continuë-t'il, *om-*

nia ad Diuinam Prouidentiam ſunt reuocanda. Et dans le Liure de la veritable Religion *Dieu*, ſoûtient-il, *accorde de grands Dons aux vns qu'il n'accorde pas aux autres, il leur donne, parce qu'il luy plaiſt, la Force, la Santé, la Beauté du Corps, des Eſprits extraordinaires & des Genies capables des Sciences les plus ſublimes, & des Arts les plus difficiles; & il leur accorde auſſi ces Dons qui viennent de dehors, comme les Richeſſes, la Nobleſſe, les Honneurs, & autres Dons ſemblables, qu'ils ne reçoiuent que de ſa Liberalité & de ſa Puiſſance.* Ie ſçay bien que les Euenemens des choſes ne ſemblent aux Eſprits Aueugles que des bizarres & Capricieux Effets d'vn Principe fantaſtique, & temeraire, que le vulgaire appelle *Fortune*: mais ie ſçay bien auſſi que les Ames éclairées en admirent la Cauſe qui eſt ſouuerainement Sage, & qu'ils aiment la Bonté de cette Cauſe, qui eſt ſouuerainement Iuſte. Et veritablement la Curioſité des Hommes ne ſcauroit ſénquerir auec raiſon pour quoy ce Sort ſi different des Conditions dans la vie Chreſtiene, & Naturelle? & pourquoy tant de Fortunes ſi diuerſes dans le Monde Ciuil, & Politique? c'eſt ce ſeul *pourquoy* qui a fait autrefois dire au Poete cette Maxime ſi veritable.

Aug. lib. de verit. Relig. Chriſt. Cap. 8.

Multa dies variuſque labor mutabilis ævi
Retulit in melius, multos alterna reuiſens
Luſit, & in ſolido rurſus Fortuna locauit.

Virgil. lib. Æncid.

Cette Demande ſeroit aſſez Ridicule & elle enfermeroit vne Contradiction trop manifeſte. La penſée que nous formons de Dieu ne peut pas admettre vn *Pourquoy* ſi Critique, puis qu'il eſt cer-

Ita Auguſtinus de Geneſi contrà Manicheos.

tain que son Independance est vn Attribut qui ne peut pas admettre aucune Cause. Qui connoitroit pourquoy Dieu veut, connoistroit pourquoy Dieu est. Sa Volonté & son Existence sont vne mesme chose. Car Dieu est tout de soy, Dieu est tout en soy; Dieu est tout pour soy. Il est vn acte tres pur: il est vne substance tres simple; Et comme il n'y a que Dieu qui puisse connoitre ce qu'il est, il n'y a que Dieu qui puisse sçauoir pourquoy il veut; il n'y a que Dieu qui puisse sçauoir quel est le dessein de sa Sagesse; il n'y a que Dieu qui puisse sçauoir quel est l'ordre de sa Prouidence. Nous deuons le craindre, car nous ne pouuons pas le comprendre; mais sans le comprendre nous pouuons l'adorer, & en le craignant nous deuons l'aymer plus que nous-mesme: c'est pour ce sujet que l'Apostre s'écrie auec vn Esprit autant humble qu'éclairé; *O Abysme des Richesses de la sagesse, & de la science de Dieu! Que les Secrets de ses Desseins sont incomprehensibles! Que les raisons de sa Conduite sont impenetrables.* Voila Messieurs, quel est le veritable principe du Bon-heur & de l'Aduersité: & voilà ce qui cause, ce qui maintient, & ce qui termine l'vne & l'autre Fortune.

S. Paul. Rom. c. 9. 11.

C'est auec ces Armes que ce Saint Personnage, dont ie viens de deduire les Raisons si releuées, a combatu les Manichéens, & qu'il leur a fait sçauoir que l'Auteur de tous les Biens connoissoit & punissoit tous les Maux; que mesme il n'y auoit point de Mal qui ne fust joint auec le Bien, & qui ne portast le Charactere de l'vnique & seul principe

d'où

d'où toutes choſes ſont produites, & par qui elles ſont conſeruées. C'eſt auſſi auec ces meſmes Armes, que Tertullien a combatu les Valentiniens, & qu'il leur a fait connoiſtre qu'il n'y auoit point de Cauſes Souueraines, qui luy fuſſent oppoſées. Et que ſi le Ciel eſtoit oppoſé à l'Abyſme : l'Abyſme ne pouuoit ſubſiſter ſans les Influences du Ciel ; Il y a donc vne Puiſſance Supréme, dont les Mouuemens font agir tout ce qui eſt, & cette Action forme la Generale Conduite de tout le Monde. C'eſt pourquoy quand la premiere Theologie, qui eſtoit celle des Hebreux, à conſideré l'Homme Fort, c'eſt à dire celuy, qui conſerue ſa vertu dans l'Infortune, auec la meſme Force que celuy qui conſerue la ſienne dans la Proſperité, elle l'appelloit *l'Homme de Dieu.*

Tertull. lib. contrà Valentinianos.

Le Patriarche Abraham ſemble auoir fait paroiſtre autant de Force ſur la montagne que le Pauure Iob ſur le Fumier. Tous deux ont eſté poſſedez de l'Eſprit du Seigneur, & de la vertu du Tres-haut ; Tous deux ont fait connoiſtre au Peuple Fidele qu'ils auoient l'Habitude d'vne vertu extraordinaire ; mais on doit auoüer que la Patience de l'vn deuoit eſtre ſoûtenuë d'vne plus grande vertu que la Reſolution de l'autre. Et c'eſt pourquoy auſſi quand la Theologie des Premiers Chreſtiens à conſideré ces Fortes Ames des Premiers Siecles de l'Egliſe Naiſſante, ie veux dire celles, qui conſeruoient leur Iuſtice & leur Integrité, dans l'vne & dans l'autre Fortune : elle les appelloit *des vaſes d'Election ;* & il eſt certain que le meſme Eſprit de Dieu, qui conduiſoit les Actions

d'vn Conſtantin dans le Throſne & ſur la Pourpre, conduiſoit auſſi les Actions d'vn Alexis dans vne Cabane & ſur la Paille. Mais l'on doit demeurer d'accord que la vertu de l'vn imitoit d'auantage la vertu de Ieſus-Chriſt, que non pas la vertu de l'autre; & partant que la vertu de ce Dernier eſtoit animée d'vne Grace plus forte que non pas celle du Premier.

Certainement, Meſſieurs, les Vertus les plus éclatantes ſubſiſtent dans les Conjonctures les plus difficiles, de meſme que les Roſes les plus belles fleuriſſent ſur les Tiges les plus épineuſes. Et quand la verité a paru entre les Hommes, pour leur enſeigner l'exercice de cette vertu tant recherchée par la Philoſophie, n'a-telle pas decidé la Queſtion, dont il s'agit? & n'a-telle pas prononcé que la Croix, c'eſt à dire la Miſere & l'Aduerſité eſtoit la Cauſe Feconde de la Vertu? Et l'Eſprit Saint ne nous a-t'il pas enſeigné par la Bouche de l'Apoſtre, que comme l'Eſtat Mal-heureux auoit plus beſoin de vertu qne l'Eſtat Fortuné, que l'Eſtat Mal-heureux eſtoit pluſtoſt ſuiuy de Grace, ſouſtenu de vertu, & couronné de Gloire? Car c'eſt en ce ſeul Eſtat qu'il faut neceſſairement que l'Homme s'abandonne au vice, ou que l'Homme ſe ſe fortifie de vertu.

Il n'y a preſque point de temperamment en cette occurrence; & lors que l'Aduerſité eſt extreme, il faut prendre party d'vn coſté ou d'autre. Et c'eſt en ce ſens que l'on a dit, que pour reüſſir en cette extremité où le Miſerable ſe rencontre, *Il faut faire de Neceſſité vertu*; L'on ne doit donc pas, Meſſieurs,

entendre ce Prouerbe vulgaire comme l'on a fait par les Diſcours ſi Eloquens que l'on vient de prononcer : où lon a voulu eriger l'Impuiſſance en titre de vertu ; où l'on a voulu que la Pauureté fuſt Sobre, & que l'Infamie fut modeſte : que le Malade fuſt Temperant & que l'Eſclaue fuſt Moderé ; en vn mot où l'on a voulu que les mouuemens de la vertu ne fuſſent que les efforts de la Neceſſité ; & c'eſt vne erreur qui a regné dans tout le cours de noſtre Conference.

Il faut que l'Ame ſoit Libre & non pas Contrainte, afin qu'elle ſoit vertueuſe & digne de loüanges ; l'on ne doit donc pas conſiderer la vertu jointe à la Neceſſité, puiſqu'elle ceſſeroit d'eſtre vertu par le defaut de la Liberté, qui luy eſt eſſentielle. Cette Raiſon detruit toutes les Raiſons que lon apportées pour defendre l'Opinion contraire. Et qui ne ſcait pas que la vertu du Heros de l'Academie, & que l'vnique Apathie de ce Fort du Portique eſtoit fondée dans l'Indolence ? Qui ne ſçait pas que c'eſt cette vertu qui rend l'Homme égal dans la Bonne & dans la Mauuaiſe Fortune, que ce Grand Empereur & ce Grand Philoſophe tout enſemble Marc Antonin nous a ſi bien decrite dans le Tableau ſi admirable de ſes vertueuſes Actions ? Qui ne ſçait pas que dans cette Oeuure ſi digne d'vn Prince, il taſchoit de faire connoiſtre ſa vertu par l'Eſtat Mal-heureux qu'il le propoſoit, & qu'il pretendoit faire ſcauoir à la Poſterité, qu'il eſtabliſſoit ſa Bonne Fortune à en ſurmonter vne Mauuaiſe par les éxercices d'vne vertu Confirmée ? Et qui ne ſçait pas auſſi que cette autre vertu Superieure & Ce-

Marc. Ant. Imper. lib. de ſe ipſo.

leſte, qui eſt l'Ouurage de la Grace, qui eſt le Don de l'Eſprit de Dieu, & qui a poſſedé les Ames les plus Excellentes, s'eſt toujours moins ſignaleé dans les Occaſions Fortunées, que dans les Rencontres Mal-heureuſes ? Et qui ne ſçait pas que la Force du Docte Campanelle n'a pas tant paru dans le repos des Cellules de ſon Monaſtere, que dans l'horreur des Cachots de Naples : ny que la Conſtance du Grand Saint-Cyran n'a pas tant éclaté dans ſa Retraite à Port-Royal, que dans ſa Priſon au Chaſteau de Vincennes ? Et qui ne ſçait pas enfin que le Meſpris de la Mort, laquelle eſt le comble de la Mauuaiſe Fortune, doit eſtre vne Marque illuſtre & vne Preuue certaine d'vne vertu extraordinaire ?

C'eſt ce qu'entendoit Platon, lors qu'il éſtabliſſoit pour la Fin Derniere de ſa Philoſophie la *Meditation de la Mort* : il vouloit que dans cet Objet qu'Ariſtote appelle en ſes Morales φοβερῶν φοβερώτατον *Terribilium maxime terribile*, l'Ame du vertueux conſeruaſt ſa Force, & qu'elle euſt la meſme Tranquilité & la meſme Aſſiette qu'elle poſſede dans la plus molle Ioüiſſance de la vie ; C'eſt ce que le Poëte Heroïque entendoit auſſi, quand il dit dans ſes Georgiques

Eſdr. lib. 3. Cap. 6.

Felix qui potuit rerum cognoſcere Cauſas
Atque metus omnes, & inexorabile Fatum
Subiecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis auari.

Lib. 2. Georg.

Ce qui a eſté confirmé, apres le ſage Solon, par cet autre Dire du Poëte Erotique dans ſes Metamorphoſes.

Dicique Beatus
Ante obitum Nemo, ſupremáque Funera debet.

Car il eſt veritable qu'vn homme qui languit dans la Pauureté, ou qui ſouſpire dans les Priſons, ou qui ſouffre dans les Hoſpitaux, ou qui peine dans les Galeres, ou qui eſt rongé d'vlceres incurables ſur vn fumier, ou pour tout dire qui ſe voit condamné à la Mort dans vn affreux Manoir, doit eſtre ſouſtenu d'vne Forte vertu, pour conſiderer ces Obiets ſi effroyables auec vne Ame tranquille, & pour arreſter les mouuemens des Paſſions qui s'irritent en la preſence de ces Objets. C'eſt pour cela que les mieux Informés de la Science des Mœurs, & que les plus Sçauans en l'Art de Bien-viure ſouſtiennent que Socrate fit paroiſtre plus de Force lors qu'il mépriſa la Mort dans la Priſon, apres l'Arreſt de Condamnation, que Melite auoit rendu contre luy, qu'il ne fit paroiſtre de Prudence lors qu'il ſe moqua de la Calomnie en plein Theatre, apres la Comedie des Nuages qu'Ariſtophanes auoit compoſée.

Sans doute quelque Fort que puiſſe eſtre le Mouuement de l'Ame de celuy, qui ſe rencontre dans la Proſperité, il n'eſt pas ſuiuy d'Agitations ſemblables à celles dont ie viens de parler, & ce Mouuement ne peut pas cauſer des Emotions pareilles à celles que ie viens de deduire. Ce qui peut détruire l'Eſtre, ou ce qui peut s'oppoſer à ſa Conſeruatió, eſt en quelque façon ce qui peut détruire la vertu, & ce qui peut s'oppoſer à ſa Subſiſtance. C'eſt dans ce Combat formidable où la vertu paroiſt victorieuſe, où la vertu paroiſt Triomphante, où la vertu paroiſt Souueraine; Et comme ce Combat ne ſe rend jamais dans la bonne Fortune,

ne pouuons-nous pas aduoüer, Messieurs, que le Mal-heur, par lequel ce Combat Commence, ce combat continuë, & ce Combat finit, est absolument victorieux; que ce Mal-heureux est entierement Triomphant, & que ce Malheur est souuerainement vertueux? C'est pour cette cause que l'Ancienne Mythologie des Premiers Sages de la Grece a fait connoistre sous le nom du Fort Hercules tous les Exercices de la vertu Heroïque dans l'Estat de l'Homme Infortuné: car la vertu de ce Heros n'a iamais eu pour Objet que de surmonter les occasions de la Mort dans tout le cours de ses Illustres Trauaux & de ses Infortunes Glorieuses. Ainsi l'Astrologie Iudiciaire nous enseigne que l'on ne sçauroit obseruer auec certitude les Benignes & les Salutaires Influences des Planettes, que quand elles se treuuent en Conjonction dans ces Mal-heureuses Parties du Ciel, que les Mathematiciens ont appellé *Maisons de Mort ou d'Infortune*. Et pour cette cause aussi les plus Iudicieux ont creu, suiuant les Regles de la Morale, que la derniere Action de Caton fut plutost la marque infame de sa Foiblesse que le temoignage illustre de sa Force. Veritablement sa Patricienne vertu finit auec la Romaine Liberté; Il fut Sage autant de temps qu'il fut Heureux: & la vaine Constance du Citoyen ne peut soûtenir le Puissant Mal-heur de la Patrie; Caton cessa d'estre Caton, parce que Rome cessoit d'estre Rome, & l'on dit de ce Fameux Desesperé que sa vertu Particuliere fut accablée enfin par l'Infortune Publique.

Ie pourois encore, Meſſieurs, appuyer la verité de la Theſe, que je ſoûtiens, par d'autres Raiſons plus fortes & plus puiſſantes : mais ie me ſens deſarmé par l'Illuſtre Perſonnage, qui nous a preſenté les Armes ; Il a ſi glorieuſement ouuert le Champ de la Parole, qu'il en a remporté l'honneur dés l'entrée : & dés le premier Eclat de ſon Eloquence, il ſemble que toutes les Lumieres, qui pouuoient éclairer nos Eſprits ſoient entierement diſparuës. Sa trop forte Raiſon rend trop foible toutes nos Raiſons ; Sa grande Doctrine nous fait connoiſtre noſtre generale Ignorance : & nous pouuons dire que le Bonheur de le connoiſtre, nous cauſe cet heureux Malheur, de connoiſtre, que nous ne connoiſſons que peu de choſes ; I'ay neantmoins en cette rencontte le bien de joindre mes Raiſons aux ſiennes, & de me trouuer Fort dans ma Foibleſſe par le ſecours de ſa Puiſſance ; I'augmente les Clartés que ie donne à ce Sujet par les ſeules Lumieres qu'il me preſte : & j'employe le Merite de ſes Raiſons pour acheuer dignement l'Ouurage de ce Probleme.

Mais quelque Lumiere qui enuironne le Sujet, que nous conſiderons, il eſchappe à noſtre veuë, il ſe couure de ſes Rayons, & il ſe cache dans ſes propres Clartez ; Il ne ſemble pas que nous en ayons eſté éclairez : mais il ſemble ſeulement que nous en ayons eſté ébloüis. A cet inſtant meſme que je le conſidere, je reconnois euidemment noſtre Surpriſe, & reflechiſſant ſur les Raiſons qui ont eſté deduites pour appuyer les Preuues de nos Penſées ſur la Propoſi-

tion, dont il s'agit, je ſuis contraint d'aduoüer que nos Raiſons ont eſté toutes Contentieuſes, & qu'elles reſtent dans l'Ame, toutes Paralogiſtiques. Apres tout reconnoiſſons, Meſſieurs, la verité qui ſe preſente à nos yeux; il n'y a point de Queſtion en cette Queſtion que nous agitons; Le vertueux ne peut eſtre infortuné; il eſt toujours dans la Proſperité: parce que le ſeul Eſtat de la vertu ne peut ſubſiſter que par l'heureux Succez des bonnes Actions de l'Ame. Comme la Vertu eſt vne Qualité, qui ne s'acquiert que par l'exercice des Actions, qui rendent l'Homme Heureux conformément à ſa Fin Principale : la Vertu ne peut ſubſiſter ny ſe maintenir auec l'Infortune, puis qu'elle n'eſt preſente à l'Ame que pour l'en chaſſer, & qu'eſtant Habitude, elle ſuppoſe que pluſieurs Actions Victorieuſes du Mal-heur ont precedé ſa Preſence. Et partant ſelon les Regles les plus communes de la Logique, & ſuiuant les Maximes les plus ordinaires de la Metaphyſique, il faudroit qu'elle fuſt, & qu'elle ne fuſt pas tout enſemble, pour eſtre neceſſaire dans l'Infortune, de meſme que dans la Proſperité; Ce qui s'embaraſſe dans vne Contradiction toute éuidente, & ce qui ſe termine dans vne Impoſſibilité tres-certaine.

Quelque ſi Grand Mal-heur qui arriue à l'Homme Vertueux, il eſt Etranger & eſt au dehors : car l'vnique Vertu, qui eſt inſeparable de ſon Bonheur, luy eſt Eſſentielle, & eſt de ſon fonds; Soit que nous conſiderions le Fort auec le Portique, comme vn Homme intrepide & inébranlable, qui vit

dans

dans l'Indolence & dans l'Apathie; Soit que nous conſiderions le Vertueux auec le Sanctuaire comme vn Nouuel Homme, qui eſt au deſſus de la Chair: c'eſt à dire qui eſt Maiſtre de ſes Paſſions, qui eſt exempt des Loix du corps, & qui eſt renfermé dans vne Ame, où l'Eſprit de Charité regne, & où Ieſus-Chriſt domine: le Mal-heur ne luy peut donner d'atteintes; il eſt l'Ouurier de ſon Sort; il eſt l'Arbitre de ſon Deſtin; il eſt la Cauſe de ſon Bon-heur; en vn mot il eſt Fortuné: parce qu'il eſt Vertueux. Et c'eſt pourquoy, Meſſieurs, ſans arreſter nos Opinions ſur les Premieres Raiſons, qui ont compoſé ce Diſcours, & qui ne ſont pas moins Eclatantes que Captieuſes: & pour fonder nos Iugemens ſur les Dernieres Poſitions que ie viens de ſouſtenir, & qui ſont autant Solides que Veritables, nous deuons conclure que ſelon les Biens Naturels, & qui ſont Propres, de meſme que ſelon les Biens Eſtrangers, & qui ſont Aquis, le Vertueux eſt toujours Fortuné; & que malgré le Iugement du Vulgaire, quelque Mal-heur qui le puiſſe attaquer ſa Vertu parroiſt toujours plus Victorieuſe dans l'Aduerſité Apparente, que dans le Bon-heur veritable. Et partant que *la Vertu, eſt moins neceſſaire dans le Bon-heur, que dans l'Infortune.*

A MONSIEVR

DE NESMOND

CONSEILLER AV PARLEMENT
ſur ſa Reception 1656.

THEMIS.

ENtre dans ce grand Temple eſclatant en Miracles;
NESMOND ſi digne Fils de ſi dignes Ayeuls;
Tu dois y prendre place au rang de tant de Dieux,
Pour y rendre Iuſtice en rendant mes Oracles.

Ie fais au meſme Sang ce qu'autrefois ie fis;
Ces Immortels Honneurs te ſont Hereditaires;
Car je veux aujourd'huy que l'on voye les Fils,
Sur les meſmes Autels où l'on a veu les Peres.

LE GRAND.

AV REVEREND PERE

DOM * * * CHARTREVX

Sur la Conuerſion de S. Bruneau.

Pour mettre dans vne Solitude particuliere de la Grande Chartreuſe.

EPIGRAMME.

DANS ces Grottes où l'Innocence
Eſt ſoûmiſe aux loix du Silence ;
Iadis par de Soudains Remords
BRVNEAV ſe rendit Solitaire ;
Car ayant ouy parler les Morts,
Il voulut enſeigner aux viuans à ſe taire.

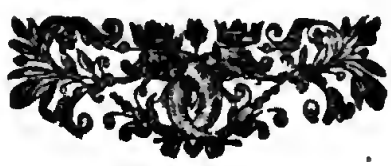

TABLE DES MATIERES.

A

QVi eſtoient les Aborigenes, 15
Pourquoy les Accords, les regles & les meſures, plaiſent generalement à tous les hommes, 10. & 11
Alexandre exhorté par ſon Precepteur à eſtre eloquent, 5
Amphion Legiſlateur de Thebes, 9
Ariſtote Autheur de quatre liures de Rhetorique, 7
Atiſtote eſt l'imitateurd'Hippocrate & de Democtite, 44
Autoſchediaſmatique, ce que c'eſt, 14

B

LA Beauté premiere cõment eſt deſirée & recherchée de l'homme, 11. & 12
La Bonnace eſt quelquefois perilleuſe, 1. 2

C

LEs ſechereſſes de Ceſar, 2
Ceſar craignoit plus les enthymemes & les apoſtrophes d'vn Senateur, que les haches & les verges de la Republique Romaine, 5
Les inõdations de Ciceron, 2
L'eloquence de Ciceron taxée par les Romains, 29

D

DEmocrite Autheur de l'art circulaire du bien dire, 7
La bile de Demoſthenes, 2
pourquoy Demoſthenes fut appellé le mangeur d'orge, 29

E

QVelle eſt proptement l'Eloquence conſom-

mée, 3.4
C'eſt la plus importante piece de la Politique, 4. 5
L'Eloquence iointe à la generoſité, 5
A quoy a ſeruy l'Eloquence, 6
La verité a beſoin de l'Eloquence, *ibid.*
Quelle eſt l'origine de l'Eloquence primitiue, 12. *& ſuiu.*
Comment l'Eloquence eſt deuenuë vile & mercenaire, 17. 18
Epicure grandement eloquent, 7
Stile Epiſtolaire, 34
Diuerſes methodes d'eſcrire obſeruées par les Autheurs, 28.29

F

VErs Feſcennins, 15
Ce que c'eſt que Fortune, 1. 2
Le Fortuné ne peut eſtre malheureux, *ibid.*
Les lumieres de la foy ſont plus viues que celles de la raiſon, 44
Les François ſont en poſſeſſion de la veritable eloquence de temps immemorial, 24
Les dictions Françoiſes multipliées pour empeſcher les equiuoques, 25
Quels ſont les premiers Autheurs de l'ornement de la proſe Françoiſe, 26.27
La langue Françoiſe vnit toutes ſes parties par le ſens du diſcours, & non point par les mots ny par les locutions, 32

H

HOmere grand Orateur, 9

I

L'Empereur Iulien paſſionné pour la ſcience de la parole, 5 & 6

L

LE phlegme de Lyſias, 2

M

LE Malheur trouble les eſprits les plus ſolides, 1. 2
Le ſçauoir de Moyſe ſembloit eſtre vne reminiſcence, 3
Combien Moyſe eſtoit eloquent, 19. 20
Sa poëſie, 20

N

LA Nature eſt moins operante que la grace, 44

O

L'Orage trouble les Pilotes les plus intelligens, 1

Orphée & ſon eloquence, 2

P

LA Paleſtine a eu ſes Orateurs & ſes eloquens auſſi bien que les autres pays, 18. 19. *& ſuiu.*
Les Philoſophes anciens eurieux de l'eloquence, 6. & 7
La Philoſophie diuerſement figurée, 43. 44
Platon amateur de l'Eloquence, 7
Platon a preſté ſecours à tous les Docteurs de l'Egliſe Grecque & Latine, 45
De quelle methode il s'eſt ſeruy dans ſes Dialogues, 46
Ce que c'eſt que la Poeſie, & en quoy elle eſt differente de la Rhetorique, 8. & 9
La Poeſie a des fictions & des hyperboles, 40
Les Poetes premiers legiſlateurs des nations, ſe ſont ſeruis d'vn langage plus pompeux que celuy du vulgaire, 9
L'oraiſon Poetique, 9. & 10
Politique forme de vers ſans regles & ſans artifice, 14
L'horreur de la Priſon naiuement deſcrite, 37. *& ſuiu.*
La Proſe n'a que de la ſincerité & de la modeſtie, 40
La Proſperité eſt quelquefois dangereuſe, 1. 2

R

QVel eſt objet de la Rhetorique, 1
La Rhetorique eſt à l'ame ce que la medecine eſt au corps, 6
La Rhetorique eſt vn milieu entre la Dialectique & la Poeſie, 8
La Rhetorique a touſiours eſté le fondement aſſeuré des gouuernemens politiques, 16. 17
La Rhetorique doit ſon principe aux Poetes, ſon progrez aux Sophiſtes, & ſa perfection aux Orateurs, 18
La Rhetorique Françoiſe ſubſiſte ſouuerainement d'elle-meſme. 23
La Rhetorique a ſes regles generalles & particulieres, 30
Elles ſont chãgées par les maximes de la Politique & les myſteres de la Religion, *là meſme.*
L'ancienne n'a rien de ſemblable à la moderne, *là meſme.*
Et notamment la Françoiſe à

la Latine, 31. 32
L'origine des Romains, 25

S

VErs Saturnins d'où & pourquoy ainſi nommez, 14
Les Sophiſtes premiers Orateurs, 15.16
De quels tiltres ils ont eſté honorez, 16
Le nom de Sophiſte deuenu ignominieux & meſpriſable, 17

V

SI la Vertu eſt plus neceſſaire dans la proſperité que dans l'aduerſité, 1. 2. & ſuiu.

Z

ZEnon traite de l'Eloquence & en fait grand eſtat, 7

FIN.

A01 14547 37

Digitized by Google